UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1935-1936. — N° 128

AMIEL

Étude médico-psychologique

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le vendredi 17 juillet 1936

PAR

Jérôme-Louis-Georges MINICONI

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à SAINT-JUST (Ardèche), le 23 août 1911

Examinateurs de la Thèse

MM. PERRENS, professeur..... *Président.*

SABRAZÈS, professeur..... *Juges.*

CREYX, professeur..... *Juges.*

PIÉCHAUD, agrégé.....

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS

6, Place Saint-Christoly, 6

1936

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547304_0021

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1935-1936. — N° 128

AMIEL

Étude médico-psychologique

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le vendredi 17 juillet 1936

PAR

Jérôme-Louis-Georges MINICONI

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à SAINT-JUST (Ardèche), le 23 août 1911

Examinateurs de la Thèse

MM. PERRENS, professeur..... *Président.*
SABRAZÈS, professeur..... *Juges.*
CREYX, professeur ..... *Juges.*
PIÉCHAUD, agrégé.....

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS
6, Place Saint-Christoly, 6

1936

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC.

ASSESSEUR : M. LABAT.

DOYEN HONORAIRE : M. C. SIGALAS.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, RIVIÈRE, BARTHE, DENIGÈS, BEILLE, CASSAËT, CHAVANNAZ, PACHON.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale	BÉGOUIN.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES
Clinique chirurgicale et gynécologique	GUYOT.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie	ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES.	Clinique méd. des maladies des enfants	CRUCHET.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Chimie biologique et médicale	DELAUNAY
Anatomie pathol. et microscopie clinique	SABRAZÈS.	Physique médicale et pharmaceutique	C. SIGALAS.
Anatomie	VILLEMIN	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques	BONNIN.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	LEUBET.	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	CREYX.
Pharmacie	DUPOUY.	Clinique dentaire	DUBECQ.

MM. LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale). R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	N.	Chirurgie générale	CHARRIER.
id.	DUFOUR.	id.	LOUBAT.
Physiologie	FABRE.	Obstétrique	RIVIÈRE.
Médecine générale	DAMADE.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.	PIÉCHAUD.	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
id.	DELMAS-MARSALET.	Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA.
id.	DE GRAILLY.	Physique médicale	WANGERMEZ.
id.	FONTAN.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie	VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM
Physiologie	FABRE.	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS
Médecine opératoire	PAPIN.	Physique médicale et pharmaceut que	WANGERMEZ.
Accouchements	RIVIÈRE.	Botanique	GIRARD.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.	Médecine légale	DERVILLÉE.
Puériculture	FAUGÈRE.	Bactériologie	MOUREAU.
Pharmacie chimique	VITTE.	Urologie	DARGET.

Ophtalmologie ..... MM. CABANNES (en congé).

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. N.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MON PERE — A MA MERE

Je vous dois tout.

A MA FIANCEE

A MA GRAND-MERE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A Monsieur le Médecin général CAZAMIAN

Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.

A Monsieur le Médecin en chef BRUN

Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Décoré de la Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.

A MES JUGES

A MON PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur Ch. PERRENS

Médecin-chef de l'Asile d'aliénées de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.

C'est avec reconnaissance que nous vous dédions cette modeste étude en témoignage de l'accueil toujours si souple et bienveillant que nous avons trouvé chez vous.

AMIEL

Étude médico-psychologique

INTRODUCTION

DE LA LITTERATURE A LA PSYCHIATRIE
LE CAS AMIEL

Si, comme le disait Pascal, « le moi est haïssable », il n'en est pas moins vrai que son étude chez les autres est pleine de féconds enseignements qui permettent d'adoucir le sens de cette formule. « Insensé qui croit que moi je ne suis pas toi », écrivait Hugo dans la préface d'une de ses œuvres poétiques. C'est la phrase du XIXe siècle qui s'oppose ici à celle du XVIIe; c'est l'individualisme qui donne ses raisons en face de la raison. Dans l'histoire littéraire, ce XIXe siècle apparaît comme une réaction logique des siècles précédents, comme une libération des instincts et des sentiments dans le domaine artistique, pas si stupide qu'on l'a dit.

Mais il n'est pas de réaction qui engendre des excès. Cet individualisme, montré d'abord avec éclat par Byron, va prendre tout de suite une figure métaphysique avec les René, Werther, Obermann, qui font déjà de nombreuses victimes. L'individualisme nous montre sa première conséquence : le

pessimisme; souvent le désespoir et la mort. L'interrogation, le doute métaphysique, semblent à la base de cet état d'esprit. C'est le romantisme interrogatif.

Une autre variété : le romantisme impulsion : voilà Musset. On se fait une religion de l'amour, du plaisir ou au besoin de la nature, lesquelles religions aboutissent toutes à la déception. Il apparaît une autre forme de romantisme : celui des lacs, des soupirs et des pianos, des soirs de romantisme doux, dont un dernier écho se retrouvera chez Samain, à la fin du XIX^e^ siècle, avec beaucoup plus d'émotion et de sincérité.

Ces diverses cultures de romantisme ne germent pas, n'aboutissent pas. Alors l'esprit se détourne de la recherche du but et se penche uniquement sur les moyens.

En art, ce sera l'art pour l'art.

En littérature, la culture du moi et une forme qui en naît : le journal intime, dont Byron nous a donné un premier échantillon.

Vigny, M. de Guérin, Amiel, Stendhal, Maine de Biran, plus tard Barrès, K. Mansfield, M. Bashkirtsheff, pour ne citer que les plus célèbres. Chez Barrès, le culte du moi arrive à faire école. Comme toujours, les chefs d'école sont les premiers à se garder des excès de leurs disciples.

Mais ceci serait assez fastidieux si le développement rapide de la psychiatrie n'avait jeté des vues nouvelles sur le domaine littéraire en particulier et n'avait fait entrevoir dans la littérature l'individu et son comportement mental et n'avait groupé par la suite toutes les manifestations collectives comme autant d'individualismes plus ou moins semblables.

Avec Charcot, puis Dupré, Janet, Ribot, Falkestein, puis Bleuler, Krafft-Ebing, Logre et surtout la psychanalyse est née une terminologie spéciale. Les types littéraires deviennent des types de classification psychiatrique. Il y a interpénétration.

Mme Bovary donnera son nom au bovarysme; ce sera le

nom de ces gens qui vivent dans leur imagination par horreur du présent; un degré de plus, et ce serait une schizoïde. La littérature y perd de son prestige, mais la vérité y gagne. Le Don Quichottisme tire son nom du héros aux moulins à vent, l'ancêtre littéraire des paranoïaques. Les intimistes, les introspectifs, deviennent avec la psychanalyse des narcissiques, des égotistes, des autistes, plus ou moins atteints d'hypertrophie du moi, voire souvent de perversions sexuelles.

Ces quelques exemples montrent qu'une sorte de psychiatrie de la vie, non clinique, se développe sur des territoires voisins. Mais la psychiatrie elle-même suit le développement médical en général. Laissant de côté la thèse primaire de Lombroso, la psychiatrie devient plus biologique. Elle fait une part plus grande aux intoxications, aux infections microbiennes dans l'étiologie de ses maladies; la notion de l'hérédité est soulignée dans la doctrine récente des constitutions, reprise plus large et plus serrée de celle des tempéraments. De même qu'il y a des constitutions neurasthéniques, il y a des constitutions mythomaniaques par exemple. D'ailleurs, non seulement les médecins s'attachèrent à voir l'individu seul dans le milieu social qu'il ignore ou contre lequel il se révolte, mais une littérature s'attache à dépeindre des êtres anormaux, ou des demi-fous. Poe, Ibsen, Strindberg, A. Dumas fils, montrent les incapables, les anesthésiés, dirait-on, de la sensibilité; Bourget analyse des cas d'aboulie; Maupassant, Zola, décrivent des cas presque cliniques; actuellement, Julien Green s'est spécialisé dans la description d'anormaux (psychasthéniques avec *Leviathan*, hallucinés avec le *Visionnaire*); de même, l'on passe au crible de l'analyse psychiatrique certains grands hommes (Rousseau, Dostoïevski, Tolstoï, Nerval, Baudelaire, Huysmans, Stevenson); Voivenel montre le parallèle entre la sexualité, la constitution anatomique du cerveau et la personnalité des littérateurs. La psychanalyse tente d'expliquer les sources profondes d'une œuvre dans le travail d'un inconscient qui se libère. L'inconscient c'est l'homme.

Nous avons d'autres ressources encore pour expliquer un individu. La médecine, après la « découverte », au XIX^e^ siècle, de l'auscultation et de la tuberculose, a pris un développement singulier, et cette maladie en particulier apparaît comme spécifique du XIX^e^ siècle : la tuberculose fut à la mode. Elle donnait un cachet de distinction rare : « Je serais un grand musicien si j'avais seulement un poumon de pris », disait le Schaunard de *la Vie de Bohème*. C'est le siècle de Keats, Chopin, Moreau, de la « Dame au Camélia », de J. Tellier et d'autres.

Il est évident qu'il y a des correspondances profondes entre les données générales, la tournure d'esprit d'une époque et ses besoins ou ses aptitudes physiques individuelles.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant d' « isoler » un type choisi dans le fécond et étrange XIX^e^ siècle.

Nous avons choisi Amiel, professeur, philosophe et littérateur génevois; figure un peu à part du XIX^e^ siècle, Amiel fut révélé surtout après sa mort par la publication de son volumineux journal intime qui devint vite célèbre. On y vit un analyste remarquable, un chef-d'œuvre d'introspection sincère, et, par-ci par-là, des jugements fort justes sur quelques grandes questions de philosophie ou même de politique. Le style était aisé, coulant, quoique, à la longue, monotone. Ce journal intime n'ayant pas été entièrement publié, ceci intrigua, on fit des suppositions, de nouvelles éditions permirent des révélations parfois très osées sur la vie intime de l'auteur. Après avoir paru un des maîtres de cet esprit d'introspection et de cette manière de voir particulière à la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, il fut pris pour un déséquilibré, un pauvre homme, un malade de la volonté (Bourget), un être asocial, enfin un personnage qui, de toutes ses impuissances, aurait créé quelque puissance.

Amiel nous a paru le type de ces personnages dont l'œuvre trouve la plus grande partie de son explication dans le caractère et même la santé physique de son auteur. Notre but est d'expliquer cette personnalité littéraire et philosophique

d'un point de vue individuel, le cadre, le siècle, le milieu, appartenant à l'historien.

Nous étudierons d'abord sa vie, ses antécédents, puis nous passerons à son examen mental direct, que nous ferons suivre d'un examen physique, en montrant combien cet examen complet est, encore une fois, primordial pour l'explication de son œuvre. Enfin nous pourrons imaginer une thérapeutique, théorique pour lui, mais utile pour prémunir et guérir toute classe de gens qui lui ressemblent et qui sont des malades comme il en a été un.

CHAPITRE PREMIER

AMIEL

BIOGRAPHIE SOMMAIRE

« Nous sommes toujours seuls, et notre véritable histoire n'est à peu près jamais déchiffrée par les autres. »

(Amiel.)

Dans un éloge funèbre d'Amiel à l'Institut genevois, M. Ritter constatait que son existence n'avait d'autres incidents que ses voyages, la publication de quelques volumes et, malheureusement aussi, quelques maladies. Dans les salons amis, il s'attirait cette remarque tirée du proverbe qu'il était un heureux de ce monde — mais quant à la véracité des proverbes, ceci est une autre histoire.

H.-F. Amiel est né le 27 septembre 1821, à Genève, de parents calvinistes et commerçants.

Sa mère, « créature de dévouement, d'une vie, dit-il, réservée aux chagrins, aux soucis, aux douleurs de toutes sortes. Elle souffrit dans son âme, dans sa santé. Tout ce martyre, ajoute-t-il, ne fait que faire briller d'un éclat plus angélique cette physionomie d'une mansuétude céleste qui s'éteignit avec la parfaite sérénité de la résignation ». En effet, sa mère mourut de la poitrine (B. Vadier) lorsque le jeune H. Frédéric, l'aîné de deux sœurs et d'un frère, eut 11 ans.

Son père était tout à l'opposé de sa mère. D'un caractère bouillant, impétueux, volontaire, précis, énergique, entreprenant, « son despotisme dévorant est seul resté dans le souvenir de ma famille ». Il avait le tempérament de Balzac,

violent, robuste, et plus tard Amiel se sentira une indigne femmelette en comparaison de cette énergique figure paternelle. Son père mourut (paraît-il se suicida) deux ans environ après la mort de sa femme. « Plus de ressort et d'action; j'ai été brisé, je crois, par mon père », nous avoue H.-F. Amiel.

Il avait vécu jusque-là entre les jupes de sa mère et le collège, où il était un bon petit élève.

Un seul incident, dont il se rappellera toute sa vie avec effroi : le croup, à 4 ans, et surtout sa guérison (pieds et mains ficelés) par des bains de vapeur, qui, le faisant hurler, parvinrent à rompre les fausses membranes.

Il avait le teint délicat, les cheveux bouclés, les yeux caressants et doux et un port précieux; mince, adroit, leste et déjà inégal, comme les natures nerveuses.

Il était de ces enfants dont le sérieux précoce les fait retirer à l'écart sous le préau, car ils sentent un je ne sais quoi qui les rend différents de leurs petits et vulgaires camarades.

Après la mort de son père (ses sœurs étaient déjà en pension), son oncle le prend à sa charge; il y a deux petites cousines à la maison et une tante. Toutes gâtent l'orphelin.

Cependant, il écrira plus tard : « Quand je pense à la solitude morale dans laquelle il m'a fallu grandir depuis mon enfance, je ne puis m'empêcher de voir que le fond de ma vie est la tristesse, parce que j'ai vécu seul, dans l'abandon, refoulé sur moi-même. »

« La contraction et la terreur morale de l'enfant ont engendré l'excessive effusion et l'abnégation intellectuelle de ma jeunesse. Je me lançais à corps perdu dans l'océan de la curiosité. »

Il y restera sept ans. Ses premières lectures sont W. Scott, qui l'enivre; il se prend de passion pour ses héroïnes jusqu'à, une fois, être pris de dégoût pour ses cousines parce qu'il les voyait boire et manger. Plein d'imagination, la ville de Genève et le milieu où il vivait ne lui apportaient que de maigres compensations. Il traversa avec fièvre cette période poétique où les sensations du monde extérieur s'imprègnent,

se gravent sur nous; peut-être avait-il cette expérience innée de la vie dont parle Baudelaire chez les jeunes poètes et qui les fait de suite bondir vers l'idéal avec la foi de leurs 16 ans. A ce moment, dit Berthe Vadier, il devint timide avec les femmes, « au bal, il ne dansait qu'avec les laides ». Ces poussées de timidité alternèrent toujours avec un besoin d'activité qui ne peut se fixer nulle part.

Nous reviendrons sur cette période de la puberté, si riche en enseignement pour comprendre l'adulte, en particulier, chez des natures comme celle-ci.

Après le collège, il suivit quatre années d'auditoire, s'enthousiasmant pour les leçons d'esthétique de M. Picquet. Il fait partie de sociétés d'étudiants et des belles-lettres des « Zofingue »; mais l'esprit de blague et d'ironie déplaisait et même faisait mal au jeune homme sérieux qu'était Amiel.

Il visita la Suisse à pied. A 20 ans, il fait son voyage en Italie en passant par la France (Lyon, Montpellier). Il flânera, méditera sur le *Penseroso* de Michel-Ange et, au retour, racontera son voyage dans les salons genevois, où on remarque sa parfaite courtoisie, sa politesse exquise. Il n'est plus timide, semble-t-il, avec les femmes, mais tend à devenir leur confident indulgent et toujours écouté. C'est, croyons-nous, peut-être le comble de la timidité envers elles.

Hiver 1843 : se marier, ne pas se marier ?

Amiel a le temps d'y songer; d'ailleurs, il a toute sa vie pour y réfléchir, tandis qu'estompées et souriantes, les candidates belles-mères poussent leur progéniture à faire la roue autour de lui.

En 1843 il visite Paris, pousse jusqu'à Trouville, puis, de là, se rend en Belgique et va échouer à Berlin après être passé à Heidelberg. Echouer est une manière de parler, car c'est là où il passera une des plus belles périodes de sa vie, travaillant inlassablement, suivant tous les cours, et ils étaient nombreux, curieux comme toujours de tout.

A 18 ans (le 16 décembre 1847), a commencé pour Amiel une habitude qui comptera : son journal intime, ce journal

qui devait être un long monologue sur la liberté, « la liberté intérieure qui serait donc ma seule passion », comme il s'interroge. Tel était le but primitif du journal intime.

Aux vacances 1845, il visite la Suède. Il y tombe malade. Il prend froid, lui déjà si fragile de la gorge et de la poitrine. Il se guérit cependant.

En 1846, visite de l'Allemagne.

En 1847, la Bohême et l'Europe centrale.

En 1848, retour à Genève après cinq ans et huit mois d'absence.

Il était appelé par ses compatriotes qui avaient fait leur 48 à Genève à une chaire à l'Université. Après avoir longtemps hésité, il développe sa thèse de candidat sur « le mouvement littéraire de la Suisse romande », et, en 1849, devient le professeur d'esthétique et de littérature à l'Académie de Genève. Il fut un professeur soigneux, qui faisait surtout des plans, qui n'eut aucune originalité et quelques élèves qui, d'ailleurs, surent lui montrer toute sa sympathie à l'occasion d'une sorte de campagne de presse dont il fit les frais. Il s'occupe de questions de pédagogie, de critique littéraire.

Il est membre de sociétés; il publie ses « Grains de mil », puis « *Il Penseroso* ». Il écrit beaucoup de lettres à son ami Heim, qui ira mourir à Hyères.

Il se plaint de sa « bronchite théorique, de sa voix qui a le timbre couvert, qui est celle des affections du larynx ». Sa santé commence à le préoccuper.

Il va un été à Charnex, un autre à Allevard, prendre des bains de gorge, mais aucun résultat, et l'année suivante il se repose l'été en Hollande au bord de la mer.

A cette époque, il vit en pension dans une rue de Genève, chez sa sœur.

Objectivement, pas de vie sentimentale. C'est le célibataire endurci, dirait-on aujourd'hui. Mais il est aimé, lui, des femmes.

Il avait un visage mobile, un peu maladif, un air de Christ souffreteux; enfoncés dans leur orbite, de grands yeux som-

bres et doux, un regard interrogateur, un front élevé, une barbe soignée. La tête toujours inclinée, un peu mélancolique. Grand, d'allure lente et méditative.

Il connaît Philine.

Il va connaître Fanny Mercier (1857) et Berthe Vadier (brunes, fortes femmes). Voilà pour la présentation féminine. Amiel mérite un chapitre spécial pour les femmes. Il a été un si grand Don Juan (chaste, bien entendu), ce monsieur Récamier, comme on lui dit un jour.

Cette Philine l'aide à déménager; c'est une affaire importante pour Amiel. Amiel, qui a 50 ans, est pressé par Philine de se marier, avec elle naturellement, car les candidates sont toujours aussi nombreuses. Mais lui n'est toujours pas pressé.

Il publiera encore des *Essais sur Jean-Jacques*, plus tard *les Etrangères*. Il va à Hyères mener une vie oisive et essayer en vain de se refaire la santé. Il sent seulement qu'il se détériore chaque jour. Il ira tâter une dernière fois de la médecine à Ems, mais cependant son enrouement augmente. Dernières feuilles d'automne, le *Jour à Jour* paraît en librairie. Pendant toute cette période, c'est un échange de lettres (en vers ou en prose) avec sa « filleule » bien-aimée.

Il passe son dernier automne à Clarens, dans un paysage qu'il aime, soigné inlassablement par B. Vadier.

Nous reviendrons sur cette longue maladie physique qu'il traîna toute sa vie.

Le « 29 avril 1881, il meurt avec courage, souriant sans cesse, comme s'il eût habité déjà les régions où la souffrance n'existe plus ».

CHAPITRE II

LE MOI NORMAL ET LE MOI PATHOLOGIQUE

« Il y a des tendances innées, et c'est là notre moi profond, la charpente robuste et comme le squelette inaltérable de notre âme. »

(Maurice de Fleury.)

Entre toutes les données de l'esprit humain et de ce qui l'intéresse, il en est peu d'aussi attachantes que la connaissance de la personnalité propre de l'homme et de son moi spirituel, unité dans la multiplicité de ses composants, ce moi qui est à la fois acteur et spectateur, et qui, enfin, est spécifiquement humain. L'évolution de l'idée du moi et de la personnalité a suivi celle de l'humanité en général et de ses grands courants philosophiques.

Dans l'antiquité, il y a une première notion du moi dans le rapport que l'on aperçoit entre le physique et le moral. Pythagore énonça des lois de développement, de croissance, des rapports entre des périodes d'activité, de repos de l'esprit et du corps. Démocrite, Hippocrate, observèrent les tonalités différentes que la personnalité d'un être prend selon son âge, son sexe, ses maladies.

Avec Gallien, c'est la doctrine des tempéraments, doctrine qui eut une si grande vogue plus tard.

Pour Montaigne, ce qui caractérise l'individuel, le moi, c'est ce qui est toujours identique à soi-même à travers le

temps. Il y avait déjà là cette attitude d'observation introspective que nous retrouverons en plein épanouissement à la fin du XIXe siècle.

Descartes écrit que l'homme se saisit du fait qu'il émet la pensée qu'il pense.

« Je pense, donc je suis », et le premier il note que c'est dans la médecine qu'il faudra chercher à rendre les hommes plus sages et plus habiles.

A la suite de Descartes, l'école spiritualiste avec Cousin conçoit le moi comme identique à l'âme : c'est une substance métaphysique différente des divers phénomènes de la conscience et par lesquels elle se manifeste à nous.

Pour Maine de Biran, le moi c'est le sentiment dans l'effort : « Je veux, donc je suis. » Efforts basés sur les sensations internes. La conscience de l'effort révèle l'existence du moi.

Pour Hume, pour Renouvier, le moi n'est autre chose qu'une série d'états de conscience (théories phénoménistes). Le moi a une fonction synthétique de coordination, c'est le théâtre des divers états successifs de la pensée. Pour Stuart Mill c'est « une série d'états de conscience, consciente d'elle-même en temps que série ». « L'individualité psychologique est une des limites positives de la conscience », conclut Höffding.

Avec Bergson, le problème du moi se confond avec celui de l'intuition, et notre manière de penser, trop pratique, ne peut définir ce moi idéal en quelque sorte.

Chaque théorie nous semble critiquable; dans l'une, le moi semble ne pas vieillir; dans l'autre, il est éternellement irréductible, laissant le problème non résolu.

Des physiologistes se sont aussi attaqués au problème du moi. On a repris le parallèle entre le corps et l'esprit, et Ribot parle du moi comme d'un problème biologique.

Nous passons actuellement à la période médico-psychologique de la notion du moi; les psychiatres se mettent à l'œuvre : Après James, qui souligne l'importance de la sen-

sation kinesthésique, après Osterreischer, qui montre le rôle primordial de l'affectivité dans la notion du moi, Ch. Blondel écrit que les transformations du corps et de la cœnesthésie semblent ouvrir la marche et le moi suivre le mouvement.

Dupré analyse les maladies de l'imagination, Charcot isole l'hystérie, pour un temps; Osterreischer, Delmas et Boll posent les notions de personnalité acquise et innée : « le moi profond ». En psycho-pathologie, nous l'avons vu, se développe la notion des constitutions ou ensemble de dispositions idéo-affectives du caractère dont se compose, pratiquement, un individu.

La psychiatrie les regarde pour ainsi dire à la loupe; chaque homme normal porte des tendances pathologiques virtuelles. Il a un « potentiel de folie » qui peut se développer dans des circonstances multiples.

Avant l'étude de ces constitutions, les premières recherches sur le moi pathologique ou plutôt sur la personnalité pathologique (car ces deux notions s'interpénètrent) étaient des études « expérimentales » du dédoublement (*La Félida*, d'Azam, etc.).

Kreshmer, Bleuler, Laignel-Lavastine, ont dressé des classifications, mais celle de Delmas et Boll nous semble répondre à la généralité :

Pour eux, on rencontrerait chez l'homme cinq grands groupes de dispositions affectives-actives qu'il a vis-à-vis de la société où il vit.

a) La constitution paranoïaque, caractérisée par un orgueil exagéré avec tendance par exemple au délire d'interprétation ou au délire de persécution; cet orgueil s'accomplit dans une susceptibilité maladive. Individus renfermés, mais exaltés, toujours plus ou moins révoltés;

b) La constitution mythomaniaque : ce sont des imaginatifs qui veulent attirer l'attention sur eux; ils mentent toujours et arrivent à croire à leur mensonge; ce sont des fabulateurs qui vivent dans un monde factice.

c) La constitution perverse : Les instincts sont mauvais; ils sont possédés par le diable, diraient les bonnes gens; ce sont des antisociaux, des fous moraux parfois;

d) La constitution cyclothymique : ce sont les « changeant d'humeur », chaque humeur revenant périodiquement à ondes plus ou moins longues; les psychoses maniaco-dépressives en sont l'ultime degré;

e) La constitution hyperémotive : classe nombreuse, dont la dénomination indique la tendance dominante avec toutes ses conséquences sociales et individuelles;

f) Enfin la constitution psychasthénique : les faibles, les abouliques, les gémisseurs chroniques.

A ajouter une autre constitution : la schizoïde isolée par Bleuler, caractérisée par le fait que le sujet s'isole du monde pour vivre, en lui, d'une vie idéale où il se complaît. Il accepte le monde, mais préfère sa vie intérieure. Il peut y avoir rupture, le sujet n'ayant plus de conscience de la vie normale qu'il peut mener par ailleurs : c'est la schizophrénie.

La constitution anxieuse, enfin, mal limitée, et qui paraît empiéter sur les autres a été décrite par Logre. Sa relation avec des éléments somatiques, médicaux, est ici plus évidente que chez les autres. Nous y reviendrons plus loin.

Ces notions servent à prévoir une psychose éventuelle et nous donnent tout de suite la personnalité et les habitudes mentales d'un individu. Souvent une évolution normale fait « rentrer » une tendance exagérée, ce qui arrive pour l'hyperémotivité de la puberté, par exemple.

Nous pourrions citer encore L. Daudet, qui fait la distinction, au point de vue social surtout, du moi et du non-moi, le moi étant l'individu chargé de toutes ses hérédités.

L'étude de L. Daudet a des rapports proches parents avec la conception freudienne. Les névrosés sont des gens qui n'ont pas pu sortir de leur moi, qui sont très influençables par l'instinct génésique, celui-ci pouvant le bouleverser

absolument. Une sorte de psychothérapie personnelle est réalisée par les hommes forts et sains, par les héros dirait Daudet. Nietzsche se sentirait visé comme type d'un homme ayant cherché à sortir de lui-même en énonçant des règles de vie supérieures — évidemment à la hauteur de ses réactions (règles de vie faites pour une infime minorité).

Ce moi va se cabrer contre la société. C'est d'ailleurs le point de vue tout à fait moderne (Rhodes) de montrer les criminels, tout comme les hommes de génie, comme des individus de révolte : sorte de réhabilitation sur le plan spirituel, de Lombroso. Si des troubles sexuels, des causes débilitantes en général, viennent contrarier la guérison de ce moi, le pli est fixé pour longtemps, pour toujours même. La libération artistique par exemple est une guérison. Le poète est son propre médecin, a-t-on dit. Cela veut dire que s'il ne se libérait pas de ses tendances par son œuvre, il serait un malade. Nous verrons que pour Amiel son journal intime est un équivalent, un moyen assez piètre d'équilibre. Nous verrons que chez lui les théories psychanalytiques, psychiatriques et médicales, avec des moyens différents, arrivent aux mêmes conclusions et peuvent dicter la même thérapeutique à l'état morbide qu'il présente.

Ainsi en se plaçant au point de vue pratique, au point de vue de la psychiatrie, le moi normal est avant tout un moi sociable, adapté à vivre dans le milieu des hommes.

A l'ensemble de ses constitutions, l'hérédité est à souligner. Pour nous tenir au point de vue médical, nous savons que les souches neuro-arthritiques sont transmissibles. De même les nerveux, les déprimés ou excités. L'hérédité psychologique, nous a appris Ribot, est un cas dans l'hérédité biologique. Notions d'imprégnation mentale. Bergson se fait comprendre clairement quand il décrit en images concrètes les phénomènes de la vie mentale. Les théories diverses sont nombreuses depuis Weissman et sa continuité du plasma germinatif. Nous n'avons pas à insister sur ce point. « Il y a des tendances innées, dit Maurice de Fleury, et c'est là notre

moi profond et comme le squelette inaltérable de notre âme. »

Ainsi le domaine de la connaissance du moi semble s'être agrandi par les données de la psychopathologie. C'est elle que nous emploierons pour l'étude du moi, complexe entre tous, d'Amiel.

CHAPITRE III

L'ADOLESCENCE D'AMIEL

« Il y a des adolescences qui se développent en consonance, d'autres en dissonance. »

(A. Thibaudet.)

Pour comprendre dans Amiel le développement de son caractère et son comportement d'adulte, il nous faut insister sur la période de sa puberté. L'importance toute particulière de cette époque s'est scientifiquement révélée avec l'endocrinologie moderne (L. Brulh) et avec les travaux de Marañon. Les psychoses systématisées ont leur étiologie première à cette période.

Cette période caractérisée par une transformation profonde au point de vue physique et intellectuel, par une sorte de sensibilité — l'intelligence pratique ne se développant qu'après — diffuse dans tout le potentiel nerveux. Il y a surcharge, confusion. Toutes les images de la vie extérieure et toutes les sensations de la vie intime imprègnent cette époque jusqu'à en graver des souvenirs pour toute l'existence.

Quelle était la situation du jeune Amiel ?

Il vivait entouré de femmes charmantes, toutes attachées à lui, nous l'avons vu, curieux déjà de tout et portant au fond de son cœur l'image de sa mère. L'atmosphère de la puberté est pleine de poésie, en ce sens que les sensations reçues sont neuves, directes et immédiatement transférées par

l'imagination dans un domaine idéal. C'est aussi l'époque des interrogations métaphysiques. Nous ne pensons pas, comme Hesnard, que ce goût des idées abstraites viendrait chez certains d'une pratique du plaisir solitaire; ces interrogations sont toutes confuses et senties, mais jamais raisonnées, et du même ordre que n'importe quelle autre sensation.

La mue du jeune Amiel est pareille à celle d'autres jeunes hommes, mais ce sont surtout les modifications physiques du point de vue génital qui vont donner chez Amiel une des caractéristiques de son caractère (affectivité, activité) : la timidité.

La timidité peut être comparée à un syndrome dont l'étiologie est complexe. Cette timidité se caractérise par ses degrés, ses sautes d'humeur, et, tout comme l'asthme et l'épilepsie, par ses accès.

Il y a des timidités, chacune revêtant, selon le symptôme principal qui prédomine, une couleur particulière. Ce qui est intéressant à noter chez Amiel ce sont les causes. L'évolution de cette timidité, cette fausse honte qui, dira-t-il, a fait le malheur de sa vie.

En premier lieu les causes physiques : Amiel, frêle jeune homme, n'était pas un « costaud » ni un sanguin : il avait la constitution de sa mère.

Ensuite, c'est un fait banal. L'interrogation érotique, les premiers désirs dont on a honte, l'âge, comme dit Musset, où on a la religion des prostituées; mais il y a d'autres causes aussi importantes :

1° L'isolement familial;
2° Rêves de gloire, lectures plus spéciales des grands hommes;
3° Le frein moral protestant, l'ironie.

1° L'isolement familial : « On aurait dû me laisser ma mère. » C'est elle qui manque à cet enfant sensible. Amiel a trop aimé sa mère. Comment y a-t-il fixation de l'image de

la mère ? Même la psychanalyse ne l'explique pas. C'est un fait. Ce fait, par un processus complexe, est à notre avis d'abord purement sentimental et pur, puis là-dessus, venant se greffer sur ce fond de timidité générale et sexuelle en particulier, il y a transfert de l'individuel au général : les femmes sont le sexe auquel appartient sa mère, d'où respect absolu, mais exigences sensuelles, alors symboles, phantasmes, sublimation. Nous reverrons cela plus loin.

Dans *La vie et la mort des instincts*, Hesnard dit : « Bien des hommes restent toute leur vie à ce stade de l'attraction primitive pour leur mère quand la chère image n'est plus qu'un souvenir lointain, l'influence instinctive profonde subsiste, s'insinue, dans leur poursuite de l'idéal féminin, présidant obstinément et à tout jamais à la destinée supérieure de l'instinct virilisé. »

C'est le cas pour Amiel adolescent. Nous nous souviendrons de cela quand nous étudierons son comportement d'adulte.

2° Amiel se réfugiait dans des lectures où il s'exaltait. Nous en avons, dans la jeunesse d'hommes illustres, des exemples, en particulier chez des mélancoliques comme Léopardi. Ici il est permis de croire que des désirs de gloire, teintés de vanité de jeune mâle de se montrer, ou même à l'état pur, soient venus renforcer le caractère d'orgueil qui se rencontre chez les timides, en particulier chez les timides passionnés. Le mentisme de la puberté, le stade narcissique, le stade de découverte du moi et du monde extérieur, tourna chez lui à un précoce isolement moral. A cet orgueil, on peut ajouter une émotivité naturelle qui fait que le moindre fait l'impressionne, ce qui peut donner à cet âge un peu de pusillanimité.

Il est certain qu'Amiel s'identifiait, comme beaucoup d'autres, à ses héros, première et inconsciente forme mentale de l'instinct du mâle. Cette affectivité qui imprègne tout cet âge dans l'attente anxieuse de « réalités amoureuses » atteint chez lui une profondeur qui le séparera beaucoup plus que chez d'autres de leur réalisation; elle lui donne déjà l'im-

pression d'un monde différent du sien propre créé par son imagination et impossible déjà à atteindre.

3° Le frein protestant : La raideur. Il vivait dans un milieu austère d'une ville calviniste, sans joie, sans élan, où plus qu'ailleurs la question de la femme pour un jeune homme est la question du péché. Mais, pour une imagination ardente, l'attrait est double et le mal le fut aussi pour Amiel. Il ne connut que l'atmosphère de cours, de bibliothèques, de rues désertes, et déjà l'antithèse de la pureté morale et de la sensualité va courir parallèlement dans sa pensée (Mauriac). Le frein moral chez ce jeune homme délicat est une circonstance particulière qu'il faut précieusement noter.

« La pensée de la vie esthétique, imbibée par la vie morale, trait remarquable du calvinisme, est peut-être le secret d'Amiel », dit Baudoin (*Psychanalyse de l'art*) (Pouah !... cette mesquinerie de chapelle...).

C'est un état d'esprit qui engendre un cercle vicieux.

De cet état encore confus de tendance, on ne distingue pas très bien si c'est la prédominance d'un hyperémotivité qui engendre le repliement sur soi-même par exemple, ou inversement. En fait, toutes les causes s'interpénètrent, et déjà Amiel a le sentiment de « tension », d'attente anxieuse, qui est une des caractéristiques de l'état général de sa personnalité à part de la normale.

Plus tard, il dira : « Ma timidité vient du développement excessif de la réflexion, qui réduit presque à rien la spontanéité, l'élan, l'instinct. »

Dans cette période, où tout le domaine pathologique est en puissance, les psychiatres pourraient voir en lui les stigmates d'une catégorie où ils voudraient bien le mettre. Hyperémotif en herbe, paranoïaque en graine (orgueil), mythomane (autisme) ou psychasthénique (timidité générale), en fait, il a un peu de tout cela, il a une puberté très accentuée, si l'on peut dire, il est à la période où l'éducation corporelle et intellectuelle peut redresser certains penchants maladifs, seulement il y a chez lui une objection qui

sera le fait même de son caractère : son manque de volonté — c'est le moteur sans mécanicien.

Quelles peuvent être les conséquences de cette timidité ? « La fierté et la pudeur de l'âme, la timidité du cœur, m'ont fait violenter tous mes instincts. La mauvaise honte m'a comme interdit la jouissance, la possession. Funestes effets de la timidité aggravée par une chimère. » Nous verrons quelle est cette chimère.

Toutes les bonnes résolutions se heurtent à la peur même de se hausser parfois au-dessus de lui-même; comme tous les timides, il se complaît en cet état qui est son bien à lui, tout en désirant s'en évader. Au point de vue pratique, c'est la paresse qui en résulte. Il s'en plaindra maintes fois.

Ainsi nous voyons en Amiel enfant un narcissique aigu, si l'on peut dire.

« La personnalité entière de l'enfant approchant de l'âge adulte est pétrie de cette matière affective dont émanent toutes les tendances sexuelles, pleines de désir, à la conquête extérieure, mais encore repliées sur soi-même dans une méfiance plus ou moins anxieuse de réalités amoureuses. » (Hesnard.)

CHAPITRE IV

ETUDE CLINIQUE D'AMIEL

« Notre illusion du libre arbitre n'est que l'ignorance des motifs qui nous font agir. » (SPINOZA.)

« Vivre c'est désirer. »
(A. FRANCE.)

I. — *Examen mental.*

Après avoir vu la formation un peu en marge de la normale de la personnalité du jeune Amiel, nous allons pouvoir étudier, suivre, sans ordre chronologique cependant, ses propres observations de grand analyste sur ces stigmates morbides qu'il a plus ou moins reconnus en lui tout au long des seize mille pages de son journal intime. Pour notre thèse, faisant un choix dans ces notes, nous prendrons, comme en mathématiques, pour plus de clarté dans l'exposé, un plan préconçu. Nous étudierons Amiel « comme s'il était un psychasthénique », par exemple. Ceci nous est suggéré par le plan magistral et classique que Janet a adopté dans sa classification des signes de la psychasthénie, où il passe en revue toutes les modalités et les composants de la personnalité humaine (affectivité, activité, intelligence).

Janet, dans la deuxième partie de son livre (1), divise cette étude en trois grands chapitres :

1° les incomplétudes des sentiments, des opérations intellectuelles;
2° les insuffisances ou défaut de tension du potentiel psychologique;
3° les insuffisances physiologiques.

(1) JANET, *Les obsessions et la psychasthénie.*

Ce dernier chapitre, nous le verrons bien à part (explication médicale), comme étant d'une importance primordiale. Il conclut enfin sur les caractères généraux de l'état psychasthénique.

A. — Etude des incomplétudes chez Amiel.

a) Sentiment d'incomplétude dans l'action.

Amiel a eu, nous l'avons vu, une vie terne. Etait-ce par indifférence ? Nous avons un aveu capital au début de cette revue de ses signes cliniques :

« L'action est ma croix parce que ce serait mon rêve. » C'est la formule type que d'innombrables individus ont murmurée et répètent encore. Cette soumission passive de la vie qui accompagne les grands rêves de l'adolescence quand la vie ne donne pas ce qu'on attendait d'elle, dicte chez la plupart ce repliement sur soi-même et le lent desséchement du besoin de sentir et de connaître qu'ils avaient tous; Freud, que nous invoquerons souvent, dans sa *psychopathologie de la vie quotidienne*, nous montre cette éternelle défaite, qui, chez les faibles, crée les désordres nerveux. C'est le cri des malades qui grandissent d'autant plus l'action qu'ils en sont éloignés c'est le cri d'une catégorie de personnes aux nerfs aigus, de poètes décadents, qui se réfugient dans leur art et pour qui l'art est une évasion de deuxième genre qu'ils subissent pour maintenir un certain équilibre. Un exemple typique est le cas de Rimbaud, qui cherchait sa voie avec passion, jetant des phrases hallucinées et géniales jusqu'au moment où cet amour de la vie, de l'action, crève comme un abcès : il part à l'aventure. Dès lors il n'a plus besoin d'écrire. Il a trouvé sa guérison.

Amiel ne trouvera jamais sa voie. Amiel attendra toujours l'évasion, et il sait très bien qu'elle ne viendra jamais. D'ailleurs, même si un moment elle était venue, il aurait

reculé, effrayé de sortir de sa chère coque qui lui pesait pourtant, car « j'ai peur d'être grand » (1853), nous avoue-t-il ailleurs.

Il nous avoue aussi son manque d'ambition, de gloire, ce en quoi il est différent des véritables artistes ou d'un écrivain de talent par exemple « n'ayant pas foi en moi, j'ai pour ainsi dire honte de mon individu » (1885).

« L'inadaptabilité par mysticisme, par raideur, délicatesse au-dedans, est le malheur ou du moins le caractère de ma vie. »

Cependant, ce caractère de raideur dont il parle, quelle cause a-t-il ? « L'humiliation est le chagrin que je redoute le plus, et par conséquent l'orgueil serait le plus profond de mes vices. »

Ici nous touchons une tendance profonde, l'orgueil, trait principal de tous les narcissiques, de tous les introspectifs, de tous les gens tournés vers le moi qu'ils considèrent comme le nombril du monde. Cela l'a fait classer parmi les petits paranoïaques par Genil Perrin. Nous verrons plus loin si cette étiquette est exacte.

La maladie du scrupule a poursuivi Amiel durant toute sa vie; pesant et soupesant, ruminant ses idées sans jamais bien se décider (il faut que ce soit ses amis qui le pressent d'accepter le poste de professeur), mécontent par périodes, jusqu'à s'écrier par instants : « La responsabilité est mon cauchemar invisible. » (1853.)

« Confusion, trépidation, anxiété. Besoins d'échapper à l'action (1875). Epouvante, honte. Défiance absolue de moi-même. C'est l'impuissance si tu ne sors pas de ce tourbillon, et plus tard la folie. » Ici c'est un paroxysme : il a vraiment peur de l'action.

Ainsi ce caractère d'opposition à l'action explique naturellement son caractère de contemplateur; ce mot est un peu fort, car il suppose une objectivité saine qu'Amiel n'a eue qu'à de rares intervalles. Ce caractère de saisir la vie « pré-

sente », il ne l'aura jamais. Il vivra toujours soit de souvenirs, soit d'imaginations dans le futur; cette peur d'agir, nous la retrouverons à la fin du siècle (*le Disciple*, *la Peur de vivre*). Cette attitude de passivité qui n'a rien d'un stade de régression nous paraît conditionnée par une insuffisance que nous verrons plus loin, insuffisance de la volonté.

b) Incomplétude dans les opérations intellectuelles.

1854. — Une caractéristique ici de l'esprit d'Amiel :

« J'ai eu l'intuition nette et profonde de la fuite des choses, de la fatalité de toute vie, de la mélancolie au-dessous de la surface de toute existence. »

Nous reconnaissons facilement ici pour l'avoir eu, chacun de nous, à quelques moments de lassitude ou après un chagrin, ce sentiment un peu douloureux de la fuite du temps. Ce qui correspond à une hypotension cérébrale momentanée, Amiel l'a eue à l'état chronique. Amiel n'a jamais vécu dans l'instant. Dans tous ses travaux, nous verrons qu'il n'a jamais fait d'œuvre achevée. Il a passé sa vie à penser, cela lui a enlevé toute spontanéité, toute création, toute vue originale du monde qu'il a vu à travers son âme éternellement lasse. Il s'est plaint de son insuffisance de mémoire. « Je ne retrouve pas mieux une de mes journées de mes souvenirs (1855) qu'un verre d'eau dans la mer. » Son imagination tourne concentriquement autour d'un axe. Il est l'« hautontimoroumenos » de sa propre pensée. Sa pensée s'arrête en route pour s'étonner soit de son mécanisme, soit de son contenu, soit de son but. En ayant peur d'être dupe de cette pensée, il le sera constamment dans le résultat qui sera toujours incomplet ou déformé. En fin de compte, il perd son moi en voulant trop le chercher et le définir.

c) Incomplétude dans les émotions.

Nous avons parlé du mal du siècle, de l'ennui. Rien de poétique chez lui. Dès un certain âge, il dira : « Ton renoncement est inconsolé, tu n'es pas d'accord avec les circonstances, tu souffres sans en convenir. La nuit se fait dans mon âme. »

Ses sentiments pusillanimes ? Marañon insiste sur la part d'un Amiel architype de l'homme médiocre de caractère.

« La mauvaise honte a été le fléau de mon existence. » Cependant il a un sentiment noble de l'amitié, mais ce sentiment peut-être était-il teinté d'égoïsme sentimental, c'est-à-dire du besoin d'être aimé en réciproque ?

Il s'est demandé le sens de sa destinée qui l'effrayait.

1856 : « Je n'ai pas donné mon cœur, de là mon inquiétude d'esprit; ma mobilité est une recherche, une espérance; c'est le mal dans l'idéal qui fait goûter et juger toute chose et tenter l'inconnu sans attrait, par sorte de devoir. »

Cette maladie de l'idéal a-t-elle des racines profondes dans son instinct sexuel contrarié ? (Le platonisme, qui en serait une forme, est-elle la modalité formelle d'expression des impuissants psychiques, des anesthésiques psychiques ?) En réalité, elle a des sources multiples chez Amiel. Elle est faite de souvenirs d'extases premières que nous verrons plus loin, et elle se lève comme une guérison, une évasion, un besoin de certitude, enfin une attitude contre la vie d'un homme qui n'a pas d'œuvre positive à remplir.

d) Incomplétude dans les perceptions personnelles.

Ici nous abordons un des chapitres de psychopathologie qui, chez Amiel, a fait le plus couler d'encre chez les littérateurs et chez les médecins.

C'est l'existence d'états d'âme étranges, perte de la fonction du réel pour les uns, états extatiques laïques pour d'autres, voire hallucinations, sensations cœnesthésiques

anormales; états proches voisins de l'inspiration du poète, de l'extase du mystique ou du délire de certains aliénés. Amiel a été lui-même l'exact narrateur, tout comme de Quincey pour ses rêveries d'opiomane, de ces curieuses perceptions : « Mon individualité est de n'en point avoir. » (1875.) Avec cela tout est permis, semble-t-il.

« Tout m'est étrange, je puis être en dehors de mon corps et de mon individu. Est-ce la folie ? Non, la folie est l'impossibilité de rentrer dans son équilibre après le vagabondage dans les formes étrangères, après les visites dantesques aux mondes invisibles. La folie est de ne pouvoir juger et s'arrêter. » Amiel fait le point que nous devons d'abord faire. Ce n'est pas un fou, c'est un paranormal si l'on veut. Veut-on ajouter que si à un moment donné cette faculté de rentrer en soi-même lui eût été enlevée eût-il été fou ? Probablement. Il y a le cas de Nietzsche. On peut dire qu'il n'avait pas assez de force, comme chez ce dernier, pour devenir fou. Sa diversité, sa dispersion l'ont-elles sauvé ? Il a eu des formes anormales de représentations psychiques adéquates à sa personnalité tout entière.

Toujours cette sensation d'étrangeté du moi, quand il dit : « Je m'étonne, certains jours, du pupitre qui est sous ma main, de mon corps lui-même, s'il y a une rue devant ma maison. »

Continuons dans le journal intime :

« Je puis me simplifier sans limite, oubliant mon milieu, mon époque et me faire d'un autre âge. Je puis oublier tel ou tel sens, me faire aveugle, me faire un être inférieur à l'homme, animal, plante. » (1848.)

« Ma faculté essentielle, c'est la souplesse de métamorphose, l'intelligence de diversités infinies de la vie dans les divers êtres. Rappeler et reproduire en moi par l'intelligence sympathique toutes les existences individuelles m'est plus facile que de vivre ma propre vie. »

« Le penseur se dépersonnalise chaque jour. »

Enfin, sommet de cette dépersonnalisation, l'aboutissement à l'extase :

« Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve. Un recueillement profond se fait en moi, j'entends battre mon cœur et passer ma vie. Il me semble que je suis devenu une statue sur les bords du fleuve du temps, que j'assiste à quelque mystère d'où je vais sortir vieux et sans âge. Je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu, je suis en suspens, je suis comme n'étant pas. En ces instants sublimes où l'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination, elle redevient embryon divin. Tout s'efface, se dissout, se détend, reprend l'état primitif, se prolonge dans la fluidité originelle, sans figure, sans angle, sans dessin arrêté. Cet état est contemplation, non stupeur. Il n'est ni douloureux, ni joyeux, ni triste, il est en dehors de tout sentiment spécial comme de toute pensée finie. Il est la conscience de l'omnipossibilité latente au fond de tout être. C'est la sensation de l'infini spirituel. »

Il sort de ces états avec un sentiment douloureux de retomber dans la réalité, il en est encore tout « fluide, vague, indéterminé », alors que ce sentiment d'élévation s'accompagne, dit-il, « d'un sentiment d'expansion illimitée du moi ». Ce dernier s'évade de son propre corps, s'amplifie à l'infini, au point d'envelopper toutes les choses en même temps qu'il les perçoit toutes et les sent vivre à l'intérieur de lui-même en un ensemble fraternel et parfaitement ordonné. Ce sont en quelque sorte des extases positives, la courbe positive de la cyclothymie. « J'éprouve une sorte de ferveur sacrée, et non plus seulement pour moi, mais pour mon espèce, pour tout ce qui est mortel. Je suis comme Bouddha, je sens la grande roue de l'illusion universelle, et dans cette stupeur muette il y a une véritable angoisse. »

A maintes reprises il dira ses affinités avec le génie hindou, son désir de paix, de nirvâna :

« L'effacement du moi dans le grand tout, la douceur effé-

minée, d'antipathie pour l'action, tout cela me donne des affinités avec le génie hindou. »

Il reconnaît d'ailleurs que c'est aussi son habitude d'introspection, la maladie du journal intime, comme l'a dit Bourget, qui lui donne cette torture d'esprit.

« Le journal intime me dépersonnalise tellement que je suis pour moi-même un autre. Cette puissance d'objectivation devient cause d'oubli. Mes états antérieurs me sont devenus étrangers. C'est de l'omphalopsychie. » (1876.)

« Toutes mes facultés s'en vont comme un manteau qu'on pose. J'assiste à mon dévêtement. J'éprouve comme la paix indéfinie de l'anéantissement et la quiétude vague du nirvâna. »

Divers auteurs ont donné des conceptions différentes afin d'expliquer ces phénomènes de dédoublement d'une part et de dépersonnalisation d'autre part.

Dugas y voit la maladie dans la synthèse des perceptions d'un caractère d'irréel, d'étrange lointain, d'incomplétude, dont la phrase déjà citée, où il s'étonne lui-même de sa propre existence, serait le dernier terme.

La dépersonnalisation est liée aux émotions.

Il y a une baisse affective importante. Elle produirait la sensation de vide (Revault d'Allaunes).

Il n'y aurait plus rien sur place : ni affection, ni chagrin, ni douleur, dans cette sorte d'état supérieur, ni réflexion, ni volonté, le moi est « amputé » des sentiments habituels, que la conscience de cet état exceptionnel, où les sensations de bien-être, de légèreté corporelle ne sont pas absents.

Dans la préoccupation incessante du moi, on voit déjà une sorte d'obsession morbide, il faut tenir compte de l'autosuggestion de ce chercheur singulier qu'est l'analyste. La définition que le philosophe se dépersonnalise est bien vraie. Il y a là une étiologie certaine de ces états. Mais cette modalité introspective de la connaissance, même pour un philosophe averti, n'est-elle pas sujette à erreur ?

Pour certains auteurs, la dépersonnalisation préexisterait à l'analyse introspective. Il y aurait cercle vicieux, l'étrangeté de ses états accroît encore l'intérêt que le malade a constamment envers lui-même. L'analyse même résulterait de la dissociation existant entre le moi et ses divers états plus ou moins morbides et deviendrait alors réellement de la dépersonnalisation.

Nous venons de voir que pour Amiel, c'est le contraire. Le penseur se dépersonnalise, dit-il : s'il veut, c'est pour connaître la volonté. Il contemple le spectacle de l'amour, et l'amour reste pour lui un spectacle.

Pour Krisbasher, la névropathie cérébro-cardiaque, le vertige gastrique, pourraient amener des sensations de vide cérébral chez les névropathes, sans troubles sensoriels.

Pour nous, il y aurait ici des parallèles, des analogies intéressantes à observer entre certaines maladies nerveuses, organiques, — asthme, aérophagie — qui s'accompagnent souvent la nuit de réveil en sursaut avec la sensation angoissante de dédoublement. Le sujet se « voit » avec une atroce intensité — nous verrons que ce fond d'anxiété correspond à un déséquilibre du système sympathique — hypervagotonie, qui se traduit par des manifestations d'excitation au bulbe, des noyaux du vague, qui se trouvent être le centre de la vie et de l'angoisse. La sensation de mort imminente de certains syndromes solaires auraient leur source dans cette région, seraient la traduction physique du centre vital qui, se trouvant en danger, sonne l'alarme pour ainsi dire.

Ainsi, pour certains cas, nous nous rangerions à une théorie physiologique de la dépersonnalisation, après Krisbascher, Taine, Hurtenberg. Ce ne serait pas un état d'âme morbide, mais une sensation organique morbique.

Mais, quand Janet parle de défaut de perception du réel, n'est-ce pas, transportée sur le plan psychologique, la même conception ? C'est une théorie psycho-physiologique.

Hesnard présuppose l'altération d'un élément hypothétique ajouté à toute impression : l'appropriation personnelle.

Ecoutons-le : « Nous appellerons personnalisation consciente l'opération qui rattache les états mentaux à notre personne, à chaque instant de notre vie mentale. Les troubles *de la personnalisation sont, dans des cas d'asthénie psychique*, uniquement constitués par des *insuffisances de personnalisation.* » Soit que le sujet ne rapporte pas à sa personne les sensations qui lui viennent du monde extérieur, soit que les sensations internes ne sont plus appropriées par le sujet, soit que le sujet ayant conscience de ses synthèses, ne les reconnaît pas comme siennes. »

A l'appui de sa thèse, Hesnard cite des faits cliniques personnels (Bordeaux, 1909) de sentiments ressentis, soit relativement au monde extérieur (dans la sensation du déjà vu et le sentiment qui l'accompagne), les sentiments d'étrangeté, de manque d'intérêt, soit sentiment relatif à la personne physique ou mentale. A ce propos, il cite une phrase d'Amiel : « Je crois vraiment que la plus légère maladie annulerait ma mémoire et épongerait toute mon existence, à voir avec quelle aisance je deviens étranger à moi-même, au moi présent, pour me retrouver table rase et carte blanche. »

Toujours cette impression de vide, caractéristique des états de dépression mentale ou dans certains cas d'anémie cérébrale. Pour Hesnard, l'étude de ce qu'il appelle les symptômes concomitants est indispensable : troubles somatiques divers, psychiques, constitués essentiellement par l'étreinte anxieuse, phénomènes surajoutés, indifférence, doute. Chez les malades atteints de dépersonnalisation, il a pu dresser un tableau de leurs différentes valeurs, au point de vue facteur intellectuel : ces malades sont caractérisés par l'instabilité, l'aboulie, le peu d'activité, la rêverie; pour le facteur affectif : émotivité, pessimisme, mysticisme; pour le facteur actif et social : timidité sociale, inadaptabilité, insuffisants sexuels, en outre. En résumé, pour Hesnard, les dépersonnalisés sont des insuffisants ou asthéniques psychiques chroniques, c'est un terme avant la confusion mentale,

comparable aux amnésies, aboulies spontanées, qu'on peut rencontrer comme équivalents, manifestation de l'automatisme inconscient, à sentiment désagréable, sorte de traduction physique d'une gêne dans le libre jeu, de la maîtrise du fonctionnement intellectuel sain et normal. « Le cadre vide de milliers d'images effacées. »

Nous verrons d'autres explications au cours de cette étude.

Nous ne pouvons que faire un tri dans les diverses théories que l'on nous propose, car chez un être aussi complexe, comme il le paraît, il est évident que tous les facteurs concourent à ces troubles.

B. — Les insuffisances psychologiques et affectives.

a) Les insuffisances psychologiques.

1° *Les troubles de la volonté.*

Qu'est-ce que la volonté ?

Pour Delmas et Boll, c'est la résultante de toute notre personnalité innée. Cette définition nous convient le mieux. Cependant, il y a un facteur à part, libre, de choix, qui fait que chez les gens les plus doués d'intelligence il n'y a aucune volonté, de même qu'elle peut exister chez des malades à un haut degré (Richelieu) ou chez des gens médiocres par ailleurs... (à ne pas confondre cependant avec la bonne volonté).

Nous ne retiendrons que cette définition en ajoutant que la volonté est faite pour s'exercer dans une *société* qui impose certaines contraintes aux individus.

Glanons quelques phrases chez Amiel révélatrices de sa volonté.

« Il me faut le fouet de ma volonté, écrit-il dans une de ses premières lettres. Je suis obligé de vouloir m'ennuyer. Malheureusement, c'est ennuyeux de toujours vouloir et je m'en lasse parfois. Cette *crainte du ridicule* (timidité) reste

mon plus vieil ennemi : elle m'a fait un mal prodigieux. Je suis oublieux, mobile, changeant... » (1841.)

« La volonté m'est plus nécessaire qu'à un autre, car mes facultés s'émoussent par elles-mêmes. » (1821.)

« Je suis tout, pourvu qu'on me dispense de vouloir. La joie d'entendre bruire le temps et couler le torrent de la vie universelle suffit parfaitement pour me faire oublier tout autre désir. » (1860.)

Toute sa vie, Amiel s'est exhorté à quelques œuvres. Toute sa vie, il a voulu ou plutôt désiré vouloir.

Est-ce là son véritable mal ? Vouloir, c'est essentiellement agir, avoir le pouvoir efficace d'agir. Parler de volonté, vouloir en pensée, ce sont seulement ceux qui n'ont pas le pouvoir de réaliser qui en parlent le plus, et Amiel même le remarquait justement à propos de Maine de Biran : ce philosophe s'est surtout occupé de la volonté, en a fait tout un système, parce que lui-même n'en avait pas.

On pourrait invoquer chez Amiel comme principale cause psychique de l'inhibition de la volonté son mentisme, sa richesse de pensée; richesse ne donnant pas le temps à l'acte, une thèse amenant aussitôt son antithèse et, selon la formule hégelienne, le devenir en est le résultat, c'est-à-dire le renvoi à une date éloignée...

Défaut de volonté par cette habitude du journal intime, de souvenirs idéaux, pour le vague sentiment de l'inutilité de l'action et chez lui tout aboutit à ériger une véritable philosophie.

« J'ai honte de le dire, je n'ai plus de desseins arrêtés, de *volonté précise*, le mélange hybride de contrastes qui est en moi, curiosité et superficialité, ambition et dégoût, etc., engendre chez moi un mécontentement perpétuel... » Tous ces contrastes qui lui font douter non seulement de la vérité, mais encore de la liberté qu'il voit soumise à ses influences certaines, température, climat, et bien d'autres facteurs ébranlent en lui la croyance qu'il a eue au libre arbitre. Pour Ribot, les états extatiques d'Amiel seraient le dernier degré de l'abolition de la volonté.

Paul Bourget voit aussi en lui un malade de la volonté dont l'étiologie serait surtout une intoxication par la rêverie, selon des stades successifs; une vue lointaine des causes : imagination pure, idées interminables se compliquant, s'intriquant, la pensée perdant peu à peu de vue l'objet dont elle faisait sa rêverie et se repliant sur sa propre genèse, se développant, creusant des racines compliquées, le tempérament et l'espèce s'abolissent. Par analogie, les hommes qui peuplent le monde n'ont pas plus de volonté que ces étapes de nôtre rêverie. Il y a doute sur le mécanisme de cette pensée, puis négation peu à peu. Il ne peut rester que le néant « à la fois torturant et délicieux », comme le dit si bien Bourget.

Ceci est le troisième stade.

Pour nous, le manque de volonté chez Amiel nous paraîtrait une conséquence de cet état d'autisme et de perpétuelle réflexion. Mais il y a autre chose à la base.

2° *Troubles de l'intelligence.*

Peut-on appeler troubles de l'intelligence des manières de penser qui peuvent faire l'admiration de certains ? Subtilité, finesse, minutie d'analyse, goût du raffinement un peu mièvre, des qualités que peut nous suggérer un tableau sentimental de Watteau, par exemple, peut-on appeler cela troubles « intellectuels » ? Cela donne l'impression « de la spiritualité des formes grêles », féminisées. Si l'on met en face la conception moderne d'un athlète, par exemple, il est possible que nous nous représenterons un individu dont l'intelligence aura des « qualités » opposées à celles décrites. Mais, nous avons en vue, pratiquement, un homme sociable avant tout; il est évident que la force d'exécution, l'énergie de décision pour l'œuvre, l'attention soutenue, les forces à longues haleines, ont toujours fait défaut à Amiel. Nous n'avons qu'à souligner l'antithèse ici.

Cependant, il y a des nuances. Sa qualité spirituelle n'a

rien du nerveux raffiné ou de l'esthète décadent, ni du poète névrosé que l'on pouvait retrouver à la fin du siècle. Son atmosphère est imprégnée d'une certaine lassitude qui vous... lasse, cependant, au long de la lecture de son journal intime.

Insuffisances intellectuelles. Nous avons vu qu'il se plaignait de sa mémoire, mais nous n'avons pas à nous plaindre de ses jugements ni de ses intuitions.

Il n'a pas été un intellectuel pur.

C'est là où nous pourrions parler des compensations idéo-affectives. Chaque homme est ainsi fait que ses vies intellectuelle, physique et affective s'équilibrent; la prépondérance de l'une entraîne chez un homme normal une réaction de défense, un appel d'alarme d'une des fonctions non mises en jeu. S'il n'y a pas appel, il peut en résulter un déséquilibre qui peut n'être pas pathologique, mais qui est en contact avec l'esprit même de la nature. Le trop d'importance attribué par exemple à un seul sport nous apparaît une erreur aussi réelle chez ceux qui ne feraient que cela qu'à de purs logiciens qui transformeraient leur manque soit d'hygiène, soit d'affectivité, sous formes de manies (voyages) plus ou moins baroques.

Nous croyons qu'Amiel fut un intellectuel par dépit, comme beaucoup d'autres, ce dépit venant soit de la vie elle-même, soit, comme c'est le cas chez lui, d'un manque général de vitalité, d'élan.

C'est, en général, les premières tendances qui réapparaissent dans le cours de la vie sous forme de rêveries. Une grande vie, c'est de réaliser ses rêves de jeunesse. Mais ceux-ci s'estompent chez la plupart des hommes en un vague poétique qui laisse échapper parfois des soupirs de regret. Amiel a beaucoup rêvé, beaucoup espéré, mais, beaucoup plus qu'un autre il a vu la différence entre la vie réelle et la vie rêvée, et cela a été son droit de « compenser » ses désillusions par des tentatives d'évasion dans les rêveries. Poussés à un degré de plus, certains font de leur habitude deux vies, ce sont eux que Bleuler a appelé les schizoïdes.

Ils peuvent mener une vie sociale, mais ils donnent l'impression de ne « pas y être ». Ils sont enfermés, comme quelques héros de J. Green, dans un monde imaginaire, visionnaire même, qui est pour eux la seule réalité. Nous n'en sommes pas là pour Amiel : il en a cependant une vague teinte. Cette parenthèse pour nous faire apercevoir cette activité intellectuelle de compensation. Quelle est donc l'affectivité motrice, génératrice, celle qui touche profondément son moi, cette faculté qui, par son mauvais fonctionnement, aurait apporté toute la série de troubles déjà vus ?

b) Les insuffisances affectives.

Amiel et les femmes.

« J'attends le grave, le sérieux, le grand amour. »

A première vue, c'est avec respect pour son auteur qu'on lit cette phrase, qui, disons-le, résume toute la vie sentimentale d'Amiel que l'on prendrait pour un pasteur protestant teinté de romantisme.

Nous n'avons à envisager le cas — si diversement interprété — d'Amiel et les femmes uniquement qu'au point de vue médical, et pour éclairer tout d'abord notre route, il faut nous reporter à cette formation d'un complexe d'œdipe, formation qui, nous l'avons vu, s'élève assez souvent dans des organismes nerveux ou affaiblis; cette image maternelle, seule image de véritable tendresse, dans son isolement moral, comme il nous l'a dit lui-même — car dans cette famille pas de jeune femme pour laquelle il puisse inconsciencieusement opérer son « transfert » d'affection — cette image, d'autant plus impressionnante qu'elle a l'immobilité de la mort, dans un tel milieu va devenir, par des associations d'idées et des duperies d'imagination, si l'on peut parler ainsi, la femme idéale et lointaine des rêves du jeune homme, d'autant plus lointaine qu'il n'a aucun point de conquête facile en désaccord avec sa morale, et d'autant plus idéale

qu'il sait que ce serait miracle si la vie lui offrait une autre image ressemblante à celle qu'il veut, et que, en fond, il aurait sûrement un recul si cette image s'offrait, par peur de passion ou pour ne pas effacer l'autre que le souvenir idéalise chaque jour un peu plus.

En littérature, on trouve, au XIX^e^ siècle, des exemples de complexe d'œdipe, de « cristallisation » sur une image idéale maternelle :

Baudelaire, qui fut jaloux du général Aupil, deuxième mari de cette mère qui fut toujours sa vénération et son ange gardien.

G. de Nerval, qui perdit sa mère de bonne heure; plus tard, de toutes ses femmes idéales, il dira : c'est une image que je poursuis, celle que mon imagination a transportée au pays des rêves, et quand plus tard il rencontrera une jeune femme qu'il aimera, il l'abandonnera pour ne pas perdre son idéal.

Verlaine, nous dit M. Lepelettier, traînera sa nostalgie maternelle toute sa vie, dont l'image se magnifie peut-être dans le visage divin de la Vierge.

Pour revenir à Amiel, notons que nous sommes ici dans le chapitre des insuffisances psychologiques, sentimentales, émotionnelles, et qu'il faut tâcher de le justifier.

Ainsi le processus du complexe d'œdipe — cependant atténué chez lui — l'amène à des conceptions idéales de l'amour en général et du mariage en particulier. Le vrai mariage est une prière, un culte. « Je suis mystique en amour, l'infini seul me tente. » Cet amour de contemplation a une bonne place à côté de ces extases laïques.

Mais pour grands que soient les philosophes, ils n'en sont pas moins hommes, et c'est ici que le médecin a le droit de se pencher sur le revers de la médaille.

Le journal contient des révélations intimes, et ce journal n'est pas entièrement exhumé. Amiel eût aimé plus de sincérité peut-être.

« Je crois que la malédiction de ma vie a été la question du sexe. Elle tourmente mes jours et mes nuits, mes veillées

et mes rêves, mon enfance, ma jeunesse, ma maturité. Elle a troublé ma conscience, mon imagination, effarouché ma timidité, bouleversé mon cœur, empêché ma carrière. » (30 mai 1880.)

« J'ai été la dupe des femmes pour les avoir trop aimées. »

« Cette fonction physique a été pour moi une misère incessante. Le mariage précoce eût mieux valu pour moi. »

« La sexualité aura été ma Némesis; ma timidité extraordinaire, ma gêne avec les femmes, mes violents désirs, mes ardeurs d'imagination, les mauvaises lectures de la première enfance, puis l'éternelle disproportion entre la vie rêvée et la vie réelle, ma funeste pente à me séparer des goûts et passions de ceux de mon âge. »

L'explication est liée à celle de sa personnalité; tous les mots employés jusqu'ici pour l'intelligence : scrupule, hésitation, doute, peut-être dupe, vont s'ajouter pour faire un deuxième noyau s'ajoutant au complexe d'œdipe. Le noyau du caractère est l'aboulie, nous l'avons vu. Nous n'avons qu'à le porter sur le plan sentimental, en notant que les « désirs » sont aussi sinon plus forts que sur le plan, désir au sens de « libido ».

On peut se demander s'il n'y a pas un troisième noyau, uniquement physique. Nous n'en avons pas de révélation. Nous verrons qu'il « sautera le pas » pour la première fois à 39 ans. Ce sera la seule, avec « Philine ». Il ne semble pas avoir écrit d'un ton découragé sur sa puissance masculine (notons déjà qu'il n'y attacha alors que peu d'importance, tellement il en a rêvé et fait monts et merveilles — c'est un phénomène psychologique assez courant et en accord avec cette résignation blessée de l'abstinence; et c'est logique avec son caractère.

Les conséquences seront du même ordre que les causes : indécision, pusillanimité, défaut d'impulsion, d'élan, peur de complications, des responsabilités, tentatives de travail plus ou moins vaines, pour éloigner « Lilith », et, en plus, besoin d'être aimé, sensation douloureuse de cette incom-

plétude qui le fait rechercher les femmes et être leur confident, depuis les petites filles jusqu'aux aïeules. C'est la seule position qu'il pouvait prendre. Attente, attente éternelle.

« Je ne suis jamais de la chose actuelle. » C'est là son malheur. Il vit de passé ou de futur, quand une occasion se présente il ne sait pas en profiter, il n'a plus, il n'a jamais eu de spontanéité. Et alors c'est l'éternel cercle vicieux, la rumination incessante, l'obsession, souvent d'autant plus douloureuse qu'il sait que le remède, qui dépend de lui seul, il n'aura jamais la force de se le donner.

Le Professeur Maranon, dans son livre sur Amiel ou la timidité, a tenté une explication originale de cette timidité sexuelle. Pour lui, il y a plusieurs catégories de timides : les inférieurs et les supérieurs. D'autre part, l'instinct sexuel humain passe par plusieurs stades. D'abord une phase indifférenciée, où l'enfant porte son affection sur les personnes de son entourage quel que soit son sexe (on pourrait placer ce stade après le « digestif » de la psychanalyse), puis une phase cynique ou don juanesque, le jeune homme ayant pris conscience de ses instincts n'est pas assez mûr cependant pour y voir clair. Il aime la femme ou les femmes, ce qui est la même chose. Don Juan serait resté à ce stade-là. Ce qui supposerait un pouvoir toujours régénéré de jeunesse de l'instinct (ou peut-être à une sorte de fixation de certaines glandes endocrines). Maranon réfute ici quelques auteurs qui ont voulu assimiler Amiel à Don Juan. Don Juan recherche « sa maturité » à travers les femmes. Amiel cherche l'infini. Le caractère actif de l'un, le caractère passif, efféminé de l'autre, les opposent.

Le troisième stade, c'est la monogamie : l'homme rétrécit le champ de ses affinités pour les femmes; il en choisit une, avec celle-là il partagera sa vie active.

Amiel, lui, aurait franchi un échelon de plus.

Il serait, sur le plan sexuel, arrivé à une sorte de quatrième stade, contemplateur, où il ne peut choisir.

Son choix, c'est la Femme idéale, dictée par l'image du complexe d'œdipe. Elle n'est pas de ce monde.

Il ne peut concevoir une union mystique avec une simple humaine, qui est cependant la réalité palpable, si l'on peut dire. Discordance flagrante entre les instincts et les exigences spirituelles. Le conflit est là, et par suite l'abstention.

Amiel est un timide supérieur, le timide inférieur étant le jeune homme en proie à la puberté, au milieu des instincts qui se font jour. Supposons Amiel marié : son esprit d'analyste aigu nous fait supposer que le remède n'aurait été que relativement bon. Tout aurait dépendu de la partenaire, mais l'on s'en doute fort chez cet homme pour qui le présent, c'est-à-dire le bonheur, n'existe pas.

La thèse psychanalytique expliquerait son comportement mental par ces troubles, par ce conflit ou ces tendances, ce refoulement des instincts dont il se libère à petites doses en écrivant son journal, ce refoulement dont la principale conséquence est l'autisme, le narcissisme. Tant qu'un conflit n'est pas élucidé, tant qu'un instinct n'est pas assouvi, le champ intellectuel est uniquement préoccupé de la libération de ces entraves, du libre épanouissement de la personnalité. Son anxiété, son inquiétude, auraient ces sources-là. C'est probable, mais la psychanalyse explique le fait, mais non les causes de ce fait, de la non-réaction de l'individu. Hesnard complète, lui, l'explication chez les psychasthéniques. Ceux-ci ont, d'après lui, une aptitude d'origine infantile à l'hyperémotivité, légèrement teintée d'angoisse, spécialisée sur certains mobiles qui orientent de bonne heure le caractère de l'individu. « Celui-ci est toujours un réfréné de l'auto-érotisme, l'épanouissement en des rêves sexuels précoces et intenses, de nature plus ou moins perverse, a toujours été soigneusement étouffé par la personnalité morale grandissante, ainsi renforcée de son narcissisme primitif. Ainsi tous ses symptômes s'expliquent par cet infantilisme affectif jurant avec sa supériorité intellectuelle, et en vertu duquel, privé des joies possessives qu'il recherche impérieusement étant adulte comme quand il était enfant, il s'est replié de plus en plus sur lui-même, pour n'être pas contraint de se sacrifier à autrui. »

Il semble en réalité qu'il y ait chez Amiel au point de vue de sa vie sexuelle un facteur sentimental et instinctif, affectif, où les psychanalystes auraient raison. Il y aurait un véritable arrêt du processus normal d'évolution. Amiel serait resté au stade narcissique ou auto-érotique. Mais l'intérêt, l'amour, qu'il portera toute sa vie aux femmes. (« Malheur à qui éveille le chat endormi et l'imagination engourdie. Pertes. ») L'illusion, qui ne partira que très tard chez lui, relèverait du même tour d'esprit d'un adolescent, et un facteur intellectuel introspectif, raffiné, cultivé, en dissonance avec ces instincts et qui tâche difficilement de les concilier ou de les rattacher à des principes moraux, fait se lever alors le complexe d'œdipe, qui fait classer Amiel, par exemple, dans les amitiés qu'il lie avec des « femmes fortes », brunes, dont l'amitié et la tendresse seront maternelles et confiantes », dans la catégorie des timides supérieurs. C'est Don Quichotte qui l'emporte alors sur le véritable Don Juan qu'il aurait été sans la paralysie de sa volonté.

On se rappelle le mot de Sainte-Beuve, à qui on demandait qu'est-ce qu'il aurait voulu être s'il n'était pas.... Sainte-Beuve : « Lieutenant de hussards. » Loti, Stendahl, auraient eu des réponses équivalentes.

D'où ces alternatives d'envolées idéales et d'énervement sensuel, traduisant sur le plan sexuel ces alternatives de choisir entre la vie et le rêve et finissant toujours par des insuccès, l'insuccès étant, sur le plan philosophique comme physiologique, principe générateur de l'angoisse et de l'anxiété.

II. — *Diagnostic différentiel.*

En possession de toutes ces données, est-il possible de discuter un diagnostic différentiel de l'état mental d'Amiel ?

Partant de la notion de constitution, passons rapidement en revue les signes positifs et négatifs qu'il peut présenter pour un diagnostic de psychiatre.

Est-ce un mythomane ? un fabulateur ?

Dupré voit en lui un imaginatif pur, dont l'imagination reposerait sur le souvenir.

Ce sont les adeptes de cette forme d'introspection de l'imagination qui s'adonnent avec passion au culte intime du souvenir. Ils consignent les moindres événements avec sincérité et minutie.

Cette tendance à l'autobiographie, à la rédaction commémorative de toute une existence, représente pour de tels esprits le véritable refuge d'une sensibilité aiguë, un état d'exaltation habituelle parfois joyeux, le plus souvent triste, aux prises avec les sentiments et les passions souvent dramatiques qu'éveille la vie dans le cœur de ceux dont l'émotivité, la mémoire et l'imagination ne s'épuisent pas avec les événements.

Cependant, certains mythomanes arrivent à créer des aventures imaginaires dont ils sont près de croire, ce sont des menteurs avec autrui souvent et leur indulgence à leur égard ne s'accompagne pas de cette rigueur morale, de ce scrupule dans la sincérité qui étaient parmi les traits principaux d'Amiel. Nous pouvons retenir l'imagination, parfois assez pusillanime.

Est-ce un paranoïaque ?

Orgueil, paralogique, inadaptabilité au milieu social, susceptibilité maladive, le paranoïaque est un anachronisme vivant. Son mysticisme est l'explosion téméraire, violente et individuelle d'une pensée en régression antisociale.

Si nous voulions, en littérature, citer des paranoïaques, nous pourrions évoquer le tumultueux Suédois Strinberg qui alla jusqu'au délire de persécution; Rousseau, Nietzsche, en général les solitaires et les révoltés. Mais les caractères « féminins » d'Amiel nous éloignent de cette sphère où Génil Perrin l'a placé. « L'orgueil serait le plus profond de mes vices », avoue-t-il. Mais il y a aveu. « L'inadaptabilité par

mysticisme, par raideur en dedans, a été le malheur ou du moins le caractère de toute ma vie. » Il est inadapté parce que faible et non révolté. Nous retiendrons l'orgueil.

Est-ce un cyclothimique ?

Rien de caractéristique là, comme on peut le trouver chez un grand musicien comme H. Wolff, avec ces « ondes de dépression et d'excitation ». Pas de modifications profondes du caractère. Les phénomènes d'excitation illimitée du moi et les sentiments de vide sont d'un autre ordre.

Est-ce un hyperémotif ?

Nous pouvons lui donner cette étiquette dans sa jeunesse. Mais en général, chez la plupart, cette hyperémotivité soit s'atténue, soit change de forme, prenant souvent ce caractère de repliement sur soi-même, d'impressionnabilité, de sauvagerie, avec des accès de timidité fort douloureux pour le malade. Mais le caractère toujours en « garde », l'aspect physique, le caractère essentiellement variable de l'hyperémotif qui fait qu'il ne peut mener un travail quelconque à bien, nous font écarter de ce diagnostic l'état d'Amiel (sa politesse mesurée, sa douceur, l'habitude journalière d'écrire son journal intime).

Est-ce un pervers ?

Nous ne ferons que mentionner ce mot.

Est-ce un schizoïde ?

Nous avons vu que ce sont des rêveurs éveillés, riches de pensée et pauvres d'action, occupés à « filer la soie de leur âme », ils sont caractérisés par leur autisme volontaire; solitaires, ils ont souvent de l'indifférence affective. Faisant souvent double emploi de leur vie, ils peuvent aller jusqu'à la schizophrénie (cas symbolique de M. Hyde et Dr Jekyll de

Stevenson), c'est-à-dire à la scissure de leur moi. Amiel aurait quelquefois désiré s'évader de lui, mais là impuissance; n'est pas schizoïde qui veut, pourrait-on dire.... il était bien trop douteux pour cela, et trop sensible encore.

Reste un dernier diagnostic :

Un psychasthénique ?

Il est évident que bien des signes concordent dans l'énumération que nous en avons faite avec le « psychasthénique », type théorique, bien entendu.

Les signes d'incomplétude et d'insuffisance y sont en général. Il est certain que ce n'est ni un malade d'asile ni un de ceux qui se rendent insupportables dans leur famille.

Que pourrions-nous trouver chez lui en plus ou en moins des signes de la psychasthénie ?

Nous avons retenu l'orgueil, fait plutôt chez lui de souvenirs d'un potentiel qui est trop resté au même niveau. Amiel a été fortement « impressionné », imprégné par les phénomènes cérébraux de sa puberté, par ses sphères sensibles d'hyperémotivité. Il a certainement, comme beaucoup, cru qu'il était le seul à avoir de tels phénomènes.

Un trait chez lui frappant : c'est, malgré sa résignation, la persistance de données fraîches de l'adolescence (amour, nature, femmes) avec un esprit souvent aigu. On note, après avoir lu son journal intime, une discordance entre un esprit qui vieillit et un cœur qui reste jeune (faute d'expérience). Il n'a pas connu de peines de cœur, mais plus exactement des peines cérébrales de ne pas connaître de pauvres mouvements de cœur. Cet arrêt de parallélisme correspond au stade narcissique normal d'interrogation, de besoin du cœur, de doute. De cet arrêt de parallélisme se crée ou s'accroît l'état habituel du stade narcissique, c'est-à-dire l'angoisse. Ainsi nous nous sommes demandé si cette notion d'angoisse, d'anxiété, qui fait de plus en plus jour dans la vie actuelle, n'était pas le noyau primordial de la constitution cérébrale d'Amiel, le lien unissant toutes ces données ? Ces carac-

tères d'interrogation perpétuelle, de doute, de dispersion, de curiosité aussi, qui ne sont pas des symptômes de pure psychasthénie, ne nous feront poser ou compléter un diagnostic qu'après avoir envisagé cette notion nouvelle d'angoisse.

*
* *

Au point de vue de ses rapports avec la *société*, conclusion ?

De cette étude nous pouvons isoler un premier caractère général de l'esprit et du caractère d'Amiel; la timidité, caractère primordial des « nerveux passifs », si l'on peut dire.

Hartenberg, dans son ouvrage sur les timides, donne la cause de la timidité : l'hyperesthésie affective, scrupule ou peur des conséquences, peur du ridicule aussi, pudeur morale, ensemble de caractères que le timide, en général d'esprit aigu, sent très bien ne pas être socialement normal, Hartenberg note les sautes d'humeur du timide, sa tristesse latente, ou alors son expansion avec un ami avec qui il se sent à l'aise. Hartenberg croit que chez Amiel la maladie de l'idéal est le principal motif de sa timidité et la recherche de cet idéal qui fait qu'il ne trouve pas la vie à sa hauteur; l'égotisme, l'auto-analyse, le dilettantisme n'en seraient que des branches.

Nous avons vu ces faits qui font d'Amiel un timide. Hartenberg omet une des principales causes « constitutionnelles » que nous verrons.

Ce qui est intéressant à noter ici, ce sont les rapports du timide avec sa propre volonté.

Envers lui-même, il se donne toujours des raisons concluantes sur le non-exercice de sa volonté. En société, pour cacher sa timidité, il sera d'une politesse raffinée, toujours cependant comme un peu sur ses gardes — retiré — ou avec de brusques saillies. « Quel écran de verre t'a comme interdit la puissance, la possession : c'est la mauvaise honte. Tu as songé de désirer. » Amiel ne saisit le monde extérieur que

déformé par une sensibilité douloureuse qui le diminue à ses propres yeux.

« Au fond, je retrouve l'incurable défiance envers moi-même. » Amiel est, au point de vue *social*, un faible, un timide.

III. — *Le lien mental : l'anxiété.*

En discutant le diagnostic différentiel, nous nous sommes aperçu de la non-étanchéité de ses cloisons. Quel est l'état affectif, peut-on se demander, qui s'infiltre entre ces données, que l'on retrouve, qui serait un état de base ?

Si l'on retourne à l'âge de l'adolescence, l'âge de la découverte, de l'interrogation, nous voyons que l'état d'esprit est le doute, le désir, l'attente. L'homme résout-il tous les problèmes ou s'en accommode-t-il ? Révolté ou résigné sont ses deux seules solutions. Souvent c'est l'intermédiaire qu'il accepte.

Une notion qui prend avec la médecine moderne une importance est celle de l'angoisse et de l'anxiété.

L'angoisse est, à proprement parler, le terme physique; l'anxiété est le terme mental.

Il y a une angoisse normale, attente d'une nouvelle, issue d'une tension, etc., comme il y a une angoisse pathologique liée à une affection (angor pectoris).

Mais nous avons, même en clinique, de ces intermédiaires où il y a coexistence entre anxiété et angoisse (la névrose d'angoisse).

Nous aurons à voir quelles conceptions on peut donner de l'angoisse, quelle est sa valeur psychologique et clinique, enfin sa pathogénie chez Amiel, montrant que cet état imprègne véritablement sa personnalité.

L'angoisse physique est liée à une sorte de cœnesthésie diffuse qui se localise bientôt au niveau de la région épigastrique avec des sentiments d'inquiétude et de malaise. Le

malade n'est pas maître de ses pensées; il en vient bientôt à s'inquiéter de sa santé, il éprouve parfois des crises pénibles, avec sensation de mort imminente, avec toutes les images, absolument dépourvues de poésie, sur la mort et sur sa fin. L'anxiété reconnaît plusieurs étiologies : danger moral inconnu, maladie, phobies, interprétation exagérée, nervosisme, l'accès pouvant aboutir à une véritable confusion mentale, au délire, tremblement, yeux brillants, gorge sèche, troubles respiratoires et circulatoires, spasmes viscéraux.

Existe-t-il un tempérament anxieux pur ? On peut voir chaque jour des gens étiquetés nerveux, toujours agités (en général pour des questions de minime importance), inquiets, pessimistes, doutant d'eux-mêmes, et que les moindres contrariétés de la vie journalière froissent exagérément. Ce sont des faibles, des anémiques, des pusillanimes. D'autres sont au contraire des gens sous tension, des éternels interrogateurs, ou des gens qui ne peuvent se sentir seuls (l'homme des foules de Poe), ou bien des névrosés du plaisir à qui il manque un instant leur passion, tous ont cette tension douloureuse et ce vague sentiment qu'ils n'ont pas de santé et d'équilibre. Ce tempérament extrêmement répandu est diffus, noyé au milieu de tendances quelquefois contradictoires chez des esprits prédisposés le plus souvent par hérédité.

Pour tenter une explication générale de l'angoisse et de l'anxiété, il faudrait passer en revue ces manifestations depuis leurs zones psychiques jusqu'aux zones nerveuses endocriniennes et humorales (Don Contantinesco, thèse Paris, 1934).

Ce n'est qu'en 1852 que Kriesenger décrivit un syndrome qu'il appela la « mélancolie anxieuse ».

Janet, sur le plan psychologique, a montré le parallélisme entre l'angoisse et l'abaissement de la tension mentale.

Freud explique l'angoisse comme une manifestation du refoulement, un refuge de l'instinct sexuel.

Logre et Devaux « isolent » la constitution anxieuse.

Zone psychique.

Pour Janet, à la place des impressions et des sentiments d'incomplétude que reçoivent les psychasthéniques du monde extérieur et d'eux-mêmes, se créent des « agitations forcées » qui tendent à les remplacer; agitations le plus souvent stériles. Le souvenir de la manière dont fonctionnaient, en sa jeunesse, la pensée et la faculté de sentir, la diminution du pouvoir de synthèse (on peut perdre ces deux dons par richesse), sont des facteurs aggravants pour ces agitations forcées. Celles-ci seraient une forme de régression, sorte de retour nostalgique vers un passé cher que l'on ne peut oublier et qui créeraient une rumination, une imagination toute tournée, impuissante, vers sa propre jeunesse.

Janet met en lumière ce qu'il appelle la réaction de la défaite, sorte d'essai de réaction contre cette attitude de contemplation triste du passé. Cette réaction ajoute encore à l'angoisse de cet état d'arrêt de l'action. « L'anxiété se compose de cette recherche perpétuelle et épuisante d'une action indispensable, et aussi de ce dégoût ou cette peur de toute action qui se propose. » (Janet, *De l'angoisse à l'extase.*)

Le dialogue du « je » qui veut agir et du « je » qui veut contempler, le dialogue de Sancho et de Don Quichotte, est vieux comme le monde. Le débat est angoissant. S'il reste irrésolu, il y a non-satisfaction, refoulement qui sortira parfois de l'inconscience pour venir hanter le champ de la conscience sous forme de symboles obsessionnels.

Freud, Ottorank, invoquent comme premier et primordial objet d'angoisse ce qu'ils appellent le traumatisme de la naissance. Tout plaisir tendrait à la reproduction primitive de la vie *in utero* (le sommeil par exemple). Le premier refoulement serait celui de ne pouvoir y retourner... Freud est moins symboliste cependant quand il dit que toute tendance a son contraire, qu'à l'instinct de conservation s'op-

pose l'instinct de mort, ou que le conflit entre le moi et le libido se résout souvent par un processus de refoulement qui tend à supprimer le trouble instinctif.

Zone nerveuse.

L'angoisse se manifeste au cours de certaines maladies (encéphalite épidémique); dans les accès d'asthme, dans les aura épileptiques; les noyaux bulbaires des nerfs de relation paraissent directement intéressés.

Il y a toujours irritation nerveuse, hypervagotonie. Laignel-Lavastine a décrit le petit anxieux hypervagotonique que les temps orageux excitent.

Amiel était un hypervagotonique (on se souvient : yeux pâles, enfoncés, brillants, teint plutôt mat), c'est-à-dire en léger déséquilibre neuro-végétatif : sujets vite fatigués, enclins au mal de mer, lents le matin, assez euphoriques le soir; des météoro-sensibles, enfin, comme l'était Amiel, qui notait tout changement de temps et l'influence sur lui de chaque atmosphère.

Chez les vagotoniques, dit Laignel-Lavastine, le noyau psychique serait primordial dans la genèse de l'angoisse. Le « noyau », nous l'avons vu tout au long des précédents chapitres.

Zone humorale.

La leucopénie, des réactions hématologiques comme on en trouve dans les chocs hémoclasiques, une alcalose sanguine, une hypo-acidité urinaire, une élévation des acides organiques, montrent dans l'angoisse un parallèle avec les états d'anaphylaxie, de non-adaptation évidente. Le Professeur Euzières a écrit que l'irritation de terminaisons nerveuses sympathiques par humeurs acides détermine des troubles cœnesthopathiques.

Zone endocrinienne.

La relation des glandes endocrines et l'angoisse sont manifestes. On connaît l'instabilité thyroïdienne, les troubles anxieux à la ménopause.

Tinel, par injection d'adrénaline, aurait obtenu des sédations remarquables de phénomènes anxieux chez des insuffisants surrénaux. On sait les relations de celui-ci avec le sympathique; inversement, l'insuline, par hypoglycémie, donnerait de l'angoisse.

L'insuffisance du foie se manifeste par des signes d'instabilité, de tension anxieuse bien connus.

Les ptoses viscérales sont aussi des causes fréquentes, soit de neurasthénie, soit d'angoisse.

Ces notions succinctes nous serviront dans notre dernier chapitre.

Don Contantinesco, dans son travail sur l'angoisse, concluait que le déséquilibre était causé par une insuffisance de compensation d'une hyperexcitabilité vaguale. Ces non-compensations produisaient des sensations cœnesthopathiques. Cette excitabilité vaguale traduit sur le plan organique une activation de l'instinct sexuel, et le déséquilibre holosympathique consécutif traduit l'angoisse, qui s'oppose au désir libidineux, tout en étant son aboutissement.

Et il reconnaît deux causes principales :

a) un facteur déprimant les fonctions de synthèse psychique et organique;

b) un facteur excitant le système vagual et les instincts sexuels.

Il nous reste à voir si une seule cause peut, chez Amiel, expliquer ce fond anxieux, la cause déprimante ayant arrêté ses fonctions de synthèse (perte du moi) et excité ses instincts sexuels (obsession de la femme) et de poser ainsi un diagnostic définitif.

Auparavant, nous analyserons rapidement l'œuvre qui peut résulter d'une telle disposition mentale et jusqu'à quel point elle peut en être influencée.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE D'AMIEL

« Ce qu'on ne peut pas faire, on l'enseigne. »
(B. Shaw.)

I. — *Le poète.*

Amiel a toujours aimé la poésie. Mieux que cela, il a été un poète en prose. Il a eu une âme de poète pendant fort longtemps, sans avoir le don de création, le don de traduire par le verbe, sans lequel il n'est pas de poète complet. Il a d'abord écrit sur la poésie (*Ronsard, L'idéalisme de l'art, Mouvement littéraire en Suisse romane; Du beau; De la poésie*). Les principales œuvres en vers qu'il a publiées : *Grains de mil, Il penseroso* (poésies maximes), *La part du rêve*, et des traductions (*Les étrangères*), sont des oasis dans sa vie monotone. Il a fait des vers, il n'a pas fait de poésie en vers. Il ne peut sortir de lui-même. Ces poésies sont des commentaires de son journal intime. Monotones, sans images, il constate prosaïquement :

Tu croyais déployer des ailes
Et tu retrouves ton boulet.

Il sait bien qu'il est dilettante en toute chose. Ce n'est pas un intimiste. Il est trop froid, trop abstrait. Il versifie sur : *Les coquillages; Rien n'est à nous; Plus tard, plus haut; Grisaille*. Ces titres devaient être chers à Amiel; une poésie de petite chambre pénombreuse, avec une vue de faubourg et un ciel gris pour horizon et cadre. Aucune création originale.

Toujours là ce sentiment de confiné, d'incomplétude, d'aspirations vagues. Ces vers répandent une tristesse qui n'a rien de la grisante tristesse d'un Samain. Nous voyons chez cet autre tempérament mélancolique le génie poétique qui transforme tout ce qu'il touche.

Amiel a aimé la nature comme tous les malheureux, les tristes, les solitaires, les convalescents. C'est un des meilleurs traits chez lui. Il l'a senti. Il nous en a laissé de très belles descriptions où tout est noté. C'est au milieu d'elle qu'il a eu ses premières « extases ». C'est la nature qui lui procurait la sensation de délassement, de bien-être général, dont il avait besoin, dit-on en médecine.

Il aimait surtout les pins, les hauteurs, les hautes vues, les cascades, cours d'eau, si calmants pour certains nerveux. Tout ceci correspond naturellement non seulement à sa mentalité, mais encore à un besoin d'air, d'élargissement pulmonaire, de calmant nervin, de dérivatif puissant aux multiples petites obsessions. Cette nature, il l'aime à chaque moment : le matin pour son calme rayonnant, le soir pour la mystérieuse attirance du crépuscule. Il s'y projette : « La nature est un état d'âme. » L'art est la nature vue à travers un tempérament, reprendra Gautier... C'est qu'on ne peut pas complètement se dépouiller. Son sentiment de la nature c'est de jouir d'elle, d'accorder son atmosphère à celle de son âme; ce n'est pas de s'engloutir en elle, d'appeler ces orages désirés, comme un René.

Etait-il artiste ? Il y a deux processus dans la création artistique : l'inspiration et la confection de l'œuvre. Il s'est toujours arrêté à la première. Il lui a manqué de réaliser. Toute son œuvre a été un essai perpétuel.

Henriot le juge ainsi : « C'est un homme qui est né devant un miroir. Il a couru toute sa vie après la perfection. Son malheur est de n'avoir jamais fait un pas sans s'arrêter aussitôt pour prendre mesure du chemin parcouru et sans jamais avoir pu en faire un second sans de longues méditations préalables sur la voie où il s'engageait et la promenade qu'il

allait entreprendre. Il se complaît de son hésitation. Comme ces pèlerins d'Esternach, il fait deux pas en avant, un à gauche, un à droite, et recommence. » (*Le Temps.*)

II. — *Le philosophe et le moraliste.*

« La divination psychologique est un de nos dons, peut-être le plus évident. » C'est Amiel qui se juge lui-même, mais nous avons l'impression qu'il s'en est servi pour des causes insignifiantes; cependant, c'est un de ces dons qu'on admire le plus avec une certaine analyse claire de problèmes de psychologie nationale et internationale. A l'origine de sa pensée, il faut se souvenir de cette éducation double : protestante et allemande, et ce sérieux légèrement pédant et toujours un peu lourd qui l'accompagne.

Au juste, quelles ont été ses conceptions ? Sa position a été de ne pas en avoir; il n'a pas été un spécialiste. Un jour il écrira : « Je me retrouve dans la critique. » Une autre fois il aime l'astronomie, le mysticisme, l'égyptologie. En psychologie : curiosité et dispersion. Rien de creusé profondément. Il aurait fallu une attention et une volonté trop soutenues, dont Amiel était incapable.

Sa métaphysique : Une grande partie de ses tendances métaphysiques paraissent dues à ces sensations étranges dont il nous donne, dans son journal, des exposés sans cesse renouvelés.

Nous voyons plusieurs fois au courant de sa vie cette aspiration vers le panthéisme, vers le bouddhisme. Ces états de quiétude, d'absorption dans le grand tout, états qu'il désire surtout les jours de lassitude plus forte, et dont il a le souvenir d'un premier dans sa jeunesse. Cette tendance au bouddhisme, comme nous la comprenons après l'analyse de sa personnalité, et elle ne nous paraît plus en contradiction avec la foi d'un protestant, car, en réalité, les deux aspirations prédominent à tour de rôle.

Son caractère doux, effacé, ne pouvant conclure à l'indi-

vidualisme, voulait se perdre en Dieu délivré du temps de l'espace (avec ce sentiment de toujours être lui-même tout en sortant de lui). C'est par le péché qu'il redevient protestant. Chez un homme qui était né devant un miroir et chez qui tout effet avait une cause, qui se sentait trop souvent douloureusement replié sur lui-même, le problème de la liberté a été naturellement celui qui l'a le plus passionné. La liberté, est-ce la volonté ? Il ne peut conclure là-dessus, car on ne se rend pas prisonnier comme cela. La liberté, il la trouve dans cette seule forme de libération que nous avons vue : le panthéisme. Bopp écrit : « Surtout à la fin de sa vie, il eut une morale de résignation fondée sur ces sentiments, sur ces hallucinations d'infini, d'éternel, étant eux-mêmes la fleur d'un esprit sublimé au dernier degré. »

Mais ces limites troublantes prouvent cependant, même si elles sont porteuses de germes maladifs, une confiance illimitée à notre recherche.

Dans sa philosophie comme dans sa morale, ses morales, il ne parvient pas à se fixer; sa dépersonnalisation et ses conceptions apparaissent trop pour insister; il est ondoyant et divers au gré de sa tension nerveuse, de sa cœnesthésie même; ceci plus que chez n'importe quel autre, Maine de Biran peut-être excepté.

Cependant il est à remarquer que cette constitution psychasthénique au point de vue philosophique est une recherche du bonheur : c'est une perpétuelle recherche du moment. Vivre dans l'instant, mais Amiel ne le trouve sur terre, où tout est duperie et illusion, même le Rêve. C'est la plus « mystique » des constitutions laïques.

III. — *Le professeur et le pédagogue.*

Le professorat a été un métier, non une vocation pour lui. Il a enseigné l'esthétique et la philosophie. Professeur médiocre, peu intéressant, besogneux, lent, ponctuel cependant, assez effacé en somme.

« La pédagogie est sacrée », dit-il. Il s'est efforcé de faire un plan général d'enseignement pour une classe d'enfants aisés. L'élève serait doué intuitif; il devrait devenir poli, posé, philosophe et aimant la rêverie; il n'admettrait pas l'ironie. Il voudrait en faire un homme parfait, mais sachant au fond que c'est impossible pour les autres comme pour lui. C'est une sorte de sublimation cela aussi.

Timide, il a toujours aimé les enfants et s'il s'est aussi intéressé aux enfants, c'est en souvenir de sa propre enfance : « J'ai été ravagé par les premières désillusions qu'un père imprudent semait comme à plaisir dans mon âme enfantine », avoue-t-il.

Il a noblement tenté un essai objectif d'éducation sur ses propres expériences.

IV. — *Le littérateur. Le style. Graphologie. Le « Journal intime ».*

De la lecture de son journal intime naît une impression de gêne, d'étouffement, de désordre, de monotonie, et, comme pour Proust, on ne peut qu'en supporter quelques pages par jour, le style pouvant faire alors le régal des admirateurs. Il y a trente ans, il avait des fanatiques — chaque grand homme attire tout le groupe qui lui trouve sa propre ressemblance — on aimait son style correct (qu'on comparait parfois à celui de son illustre compatriote J.-J. Rousseau), probe, où la pensée se perd un peu dans des dédales, style parfois si pittoresque dans le portrait psychologique : « Il y a dans Renan un reste de ruse de séminariste; il étrangle avec des cordons sacrés et égorge avec des airs confits »; parfois des trouvailles, des réussites : « Un trou dans le dôme pluvieux laisse passer un rayon bleu qui éclate dans ma chambre comme un rêve sardonique et s'en va plus vite qu'il n'est venu. » C'est digne d'un poème en prose de Baudelaire. Son style est toujours posé. Il écrivait son journal le soir,

de son écriture fine, légèrement penchée, menue, non pressée; écriture de myope aussi dans ses cahiers, dont les couvertures étaient couvertes de maximes d'anciens, maximes d'exhortation, d'action et de courage en général. Le docteur Sheleski, de la Société de graphologie, eût diagnostiqué, avec les circonstances atténuantes de l'habitude d'écrire, un timide appliqué, un faible à la tâche, certaines lettres indiquant une réelle élégance d'esprit, écriture bien équilibrée, maniérée dans ses lettres à sa filleule.

Le type de l'œuvre produit de la personnalité. Une œuvre de création véritable — l'œuvre d'un Balzac ou d'un Hugo — est une œuvre qui a à sa base une forte et saine vitalité physique. Il a toujours paru que les qualités « féminines » d'un auteur étaient dues à sa constitution réellement plus féminine d'imprégnation, de sensibilité, mais on ne peut en vouloir à cet homme, à ce raté, qui, comme dit Renan, adore ce qui lui manque et se consume dans le regret et qui donne malgré tout, lui aussi, une note rare dans la littérature du XIX^e^ siècle.

CHAPITRE VI

EXPLICATION MEDICALE

« Soignez votre santé, cette unité qui fait valoir le zéro de la vie. »
(Fontenelle.)

I. — *La santé physique d'Amiel.*

(Les insuffisances physiologiques.)

Si nous prenons Amiel vers l'âge de 50 ans, nous notons, comme antécédents, le croup à 4 ans; nous avons vu sa constitution frêle, féminine, d'enfant chétif. Amiel n'était pas un « gaillard ». Il fut réformé du service militaire pour faiblesse de constitution. Il avoue lui-même qu'il n'aurait jamais supporté la vie de soldat. En Suède, il attrape un chaud et froid. Il a mal à la gorge.

Nous avons insisté sur la période de sa puberté, sur ses chagrins intimes, ses déceptions, son attente perpétuelle de l'amour, de l'idéal; enfin c'était un jeune homme qui se « rongeait le frein ».

Braun et Frey ont établi que la tuberculose avait une proportion de 75 % de facteurs moraux à la puberté.

« Presque toutes les personnes que j'ai vues devenir tuberculeuses, disait Laennec, quoiqu'elles ne parussent pas prédisposées à cette maladie, avaient une origine de leur mal dans des chagrins profonds et de longue durée. » Nous savons le rôle important du surmenage (la grande curiosité d'Amiel), mais le problème se retourne pour d'autres auteurs. Prédisposition héréditaire (sa mère est morte de la poitrine). En réalité, tous les facteurs s'ajoutent.

En suivant son journal intime ou ses lettres, nous pouvons noter une sorte de bulletin de santé qui s'étend sur une assez longue échelle :

« Me faut-il toujours sentir une carcasse avariée ? Je me détraque sans remède. » (1870.)

« Ce qui m'est retiré, c'est la santé. » (1875.)

Il note d'ailleurs que la santé est rare chez les gens de lettres : « Littérateur est synonyme de souffreteux, valétudinaire, malingre, languissant. » On aime toujours à généraliser ses mauvaises parts.

Il se plaint successivement des reins, du cœur, des bronches. Sa voix est enrouée (laryngite).

En juillet 1873, il constate une grosse toux. Il a une gêne pulmonaire accompagnée de fièvre. La « bronchite », c'est le terme qu'il emploie. Nous n'avons que peu de précisions, mais nous savons qu'il ne cesse d'avoir des étouffements ou des « hyperviscosités ». Il va à Hyères, où était allé son ami Hiem, qui mourut de la poitrine. En 1876, il se plaint de sa toux et de sa dépression physique. Il ira à Ems. En vain; le mal évolue lentement. Amiel s'affaiblit. A Hyères, il écrit qu'il est entouré de goudron, de baume de Tolu, de sirop de sapin; mais cela n'enraye pas ses oppressions.

En 1879, il a des insomnies rebelles. Il s'est toujours plaint de l'estomac plus ou moins. Quand il dort, par hasard, c'est une joie pour lui.

Le 9 février 1880 : il tousse « comme un cheval énervé ».

Il pense qu'il se collette avec l'ange noir. « Azrael a passé sur moi. » « J'ai eu un spasme de la glotte. » Sa voix devient de plus en plus faible.

1881. Il note : « Mérimée est mort du mal qui me tourmente, bronchite et asthme. » (Mérimée est mort tuberculeux.)

Mars 1881 : « Que d'efforts pour m'empêcher de mourir ! » (Digitale et bromure.)

1881. Il peut cependant s'écrier : « Le mal et surtout le médecin m'ont acculé à cette annulation. »

B. Vadier nous donne un témoignage important : « Plus il avançait vers le terme fatal, dit-il, plus il se croyait au moment de reprendre des forces. Il faisait mille projets, il jouissait de toute chose. » Nous reconnaissons là l'euphorie terminale.

Cependant les forces diminuent à l'extrême. Le 11 mai 1881 : mort.

*
* *

A quelle époque peut-il avoir commencé son infection tuberculeuse? Il est très probable que c' est au moment de sa puberté. Le problème de la puberté et de la tuberculose est d'actualité.

C'est en effet de ce moment de troubles, de modifications où tous les facteurs étiologiques *internes* et *externes* concourent. Si le terrain est mal préparé, l'infection est facile. On peut aisément déceler dès l'adolescence d'Amiel ces facteurs-là. Cela débute insidieusement sur un jeune homme porteur de ganglions et s'installe sans bruit, petit à petit; la latence, la chronicité se crée.

II. — *La tuberculose pulmonaire à forme dépressive.*

A. — La psychologie d'Amiel et la psychologie des tuberculeux pulmonaires en général.

Nombreux sont les auteurs qui se sont occupés, soit des rapports des psychoses et de la tuberculose, en particulier de l'étiologie des maladies comme la démence précoce.

Au point de vue de la psychasthénie, puisque nous enrôlons sous ce terme les divers stigmates morbides révélés chez Amiel, nous pouvons citer Breuer, Cabanes, Claude, Laignel-Lavastine, Rouger, et dernièrement Franc Eneff (1899), qui remarque que chez les tuberculeux pulmonaires la tristesse domine, la volonté est altérée; le tuberculeux pulmonaire devient inactif.

Mankosky conclut que tout symptôme psychique dépressif doit être muni d'un examen pulmonaire. Masse, dans sa thèse, à Montpellier, a étudié l'étiologie de la psychasthénie. Il étudie d'abord l'hérédité, soit troubles mentaux, soit hérédité tuberculeuse elle-même. L'état organique des ascendants n'est pas négligé : nous avons vu que la mère d'Amiel était morte de la poitrine.

Les facteurs étiologiques déterminants sont, avec le sexe, la puberté, les influences morales (émotions, refoulement, chagrins, sentiments tristes, préoccupations familiales) ou d'ordre religieux, ou insatisfaction sexuelle, le surmenage affectif de l'enfance.

Comme facteur pathologique physique : trouble de glandes endocrines, périviscérites, entéroptoses, traumatismes.

Euzières, Pagès, Jaulies (1926), ont montré les facteurs des périviscérites digestives dans les syndromes psychasthéniques.

Enfin, M. le Professeur Perrens, à l'Asile de Château-Picon, de Bordeaux, a remarqué chez la très grande majorité de ses psychasthéniques une étiologie toujours tuberculeuse, chez lesquels le traitement approprié faisait atténuer et disparaître les symptômes.

Béraud, Chevrolet, Landre, Royer, Rome, Bazil, Brunerie, se sont occupés de la psychologie des tuberculeux, soit de sanatorium, soit des tuberculeux qui s'ignorent. Notre rôle sera de rappeler brièvement les principaux signes psychiques des tuberculeux évolutifs et de noter au passage les concordances de ces signes avec ceux que nous avons vus chez Amiel, en somme, faire une sorte de parallèle. Nous envisagerons ensuite la pathogénie de cet état d'esprit, question si obscure encore, puisque là nous sommes arrêté par une objection. Ne voit-on pas des tuberculeux excités en général, des agités, actifs, fiévreux ? Mais y a-t-il bien une cloison étanche entre ces deux états ? Nous savons que pour

relever l'état physique de certains nerveux, il faudra leur donner des calmants et non des excitants.

L'état « fiévreux », en plus, est bien proche parent de l'état dépressif. Peut-être est-ce une localisation des toxines sur certains centres. Nous le verrons tout à l'heure. Pour passer en revue cet état mental des tuberculeux, nous n'avons qu'à suivre la thèse de Ronce (Paris, 1907), en y ajoutant quelques éléments qui peuvent y faire défaut. Nous n'avons qu'à nous occuper de la psychologie.

a) Le tuberculeux est un solitaire, un désœuvré; ceci explique sa tendance à la rêverie et son détachement de la vie courante, sa curiosité extraordinaire, son besoin d'occupation stupéfiante. Il a l'imagination de mémoire, de la mémoire sentimentale. (« Ce sont les vieux chagrins qui m'ont assailli... » [Amiel, *J. int.*])

Les autres termes, nous les avons déjà trouvés dans le précédent chapitre.

b) C'est un instable, et le caractère participe au caractère de l'enfant. Ici l'auteur note les sentiments d'humeur de Chopin, là de Stevenson. Nous ajouterons le goût d'Amiel pour les enfants.

Nous noterons son caractère, que B. Vadier trouvait décevant. Ses sentiments d'humeur, c'est cette sorte de cyclothymie à grand circuit qui le faisait passer du sentiment de vide aux moments de bien-être à extases positives, de détachement ou d'illusion que nous avons vus.

c) C'est un inquiet et un agité. Nous avons vu cette inquiétude sur toutes les phases, dans toutes ses manifestations. Elle a des tonalités plus ou moins hautes, mais c'est véritablement elle qui fait le fond même de cette constitution.

Un impressionnable. Il a l'angoisse du doute.

L'anxiété, nous avons vu qu'elle faisait le fond de son caractère. Le doute, il l'a eu de toutes les façons.

d) C'est une volonté faible, avec des sursauts de révolte. Chez Amiel, il n'y a plus même, à partir d'un certain âge,

de sursauts de révolte. C'est la résignation, les illusions mortes à jamais. Il avait peur de « devenir grand », à l'encontre d'autres illustres malades.

e) C'est un malade atteint d'hyperplasie, d'hyperesthésie aiguë :

— du sentiment affectif, et amoureux en particulier;
— de tous les sentiments en général;
— voire du sentiment religieux, du sens de l'idéal.

Ici nous n'avons pas à reprendre le chapitre précédent, qui est démonstratif sur ce point.

f) C'est un malade qui souffre physiquement et moralement; de ce fait, il a des poussées d'égoïsme et d'aigrissement. Amiel, nous avons vu la part la moins belle de son caractère, égoïsme, pusillanimité, froideur subite parfois pour ce qu'il aimait.

Ici nous avons une autre affirmation :

« Le sentiment intolérable de la fuite des choses, écrit K. Mansfiel, les gens qui se portent bien ne peuvent le comprendre. » Chez Amiel, c'est la recherche et le souvenir de ces états extatiques qui lui donnent ces illusions, ces sentiments si pénibles.

La vie d'Amiel a été une longue attente de pouvoir se délivrer du temps et de l'espace.

Enfin, parlant de vieux tuberculeux, Ronce montre leur euphorie dans quelques cas, leur confiance, leur douceur résignée, leur « anesthésie », leur déchéance physique à la base de tout cela. C'est la période finale d'Amiel.

A cette peinture, nous pourrions ajouter les études de Robin sur la période prétuberculeuse, l'aspect féminisé du sujet, aux mains longues, au teint pâle, délicat, mince, cheveux ondulés et grands yeux sombres à l'éclat un peu fiévreux, cela ressemble fort au portrait d'Amiel enfant que nous avons tracé.

Pour Mme Masson, la caractéristique dominante est

l'égoïsme. Elle soutient une idée intéressante : que beaucoup de criminels célèbres ont été tuberculeux; certains anarchistes, qui avaient contracté ce mal dans des ateliers malsains, en avaient conçu une haine contre la société. En somme, un révolté, comme nous l'avons vu. Cette notion de révolte puise ici ses sources inconscientes dans le fait que les individus ne sont pas comme les autres et ne peuvent l'être, et cela se tourne en orgueil par la suite, tout comme un délire de persécution devient une mégalomanie.

Ainsi nous voyons la concordance des signes observés chez Amiel et chez un tuberculeux pulmonaire latent en général.

Nous pourrons ajouter que la timidité, l'émotivité, l'amour de la nature, la dispersion, sont aussi des signes d'imprégnation bacillaire que nous retrouverons chez des tuberculeux illustres en littérature ou en art.

B. — Essai de pathogénie.

Par quel mécanisme l'intoxication tuberculeuse produit l'état mental que nous avons décrit succinctement ? Ce problème, auquel on s'est attaché depuis longtemps, paraît fort complexe et reste trop obscur.

a) Y a-t-il infection de B. K. ou de leurs toxines sur les centres nerveux ou certaines parties de ces centres (moelle épinière, encéphale) ? On n'a aucune preuve.

A noter que les poisons à action diffusible, soit employés sous forme de tuberculine de Koch, soit de bacilles débarrassés de leurs substances grasses, provoquent des phénomènes d'intoxication nerveuse.

b) La toxémie ? Cela pourrait expliquer la fatigabilité du sujet par suite de l'insuffisance hépatique résultant de décharges toxémiques dans le foie. Le tuberculeux est irritable comme un hépatique. Il y aurait aussi, ajoutées aux poisons tuberculeux, des toxines résultant des insuffisances viscérales. Le trouble du métabolisme du foie joue un rôle important dans le trouble du caractère des tuberculeux.

c) Au point de vue appareil circulatoire, nous notons l'hypotension. James, le philosophe, a noté les relations qui existent entre les sentiments de joie, de bien-être et l'hypertension artérielle. L'hypotension joue un rôle dans la baisse de la tension nerveuse par la moindre irrigation des tissus nerveux. Hypotension et déséquilibre neuro-végétatif.

Les anémiques sont des asthéniques. Ceci ne s'applique pas aux cas de tuberculoses florides, mais cependant le sujet peut avoir l'air sanguin et être un hypotendu.

Il y aurait vraiment diffusion en certains cas dans la surrénale, la glande de l'énergie. La diminution de la cholestérine est un fait clinique important. Nous avons peut-être là un des faits des complexes humoraux et endocriniens dont nous avons parlé.

Nous n'insisterons pas sur les troubles de la décalcification, liés aux surrénales, aux parathyroïdes, de la phosphaturie, qui sortent du cadre de notre étude.

Masse, dans sa thèse, insiste sur la teneur de l'organisme en acide oxalique dans la physio-pathologie des états psychasthéniques. Elle y est augmentée, de même qu'elle l'est dans les états tuberculeux, comme processus de défense.

Un point de vue intéressant est aussi l'étude de la consommation de l'oxygène chez les phtisiques. Robin déclare que, d'après ses travaux :

a) Les phtisiques consomment plus d'oxygène et fabriquent aussi plus de CO;

b) qu'il y a une augmentation de O^2 consommé par les tissus et diminution du quotient respiratoire;

c) que chez eux il y a diminution de la capacité respiratoire.

Il y a une corrélation certaine entre cette diminution et ce soupir de lassitude des tuberculeux; entre la région motrice de l'angoisse, le bulbe, et ce trouble de la ventilation pulmonaire et la teneur en CO^2 qui est diminuée par cette moindre capacité thoracique.

Ainsi, dans les formes d'excitation comme dans les formes dépressives, le fond est le même pour nous : trouble du fonctionnement nerveux dans la vie de relation, troubles sympathiques et endocriniens, dont la traduction est l'angoisse.

Ce qu'il nous faut retenir, c'est si, par exemple, nous avions trois malades à l'état pur, un psychasthénique, un anxieux, un tuberculeux, nous aurions des similitudes de symptômes évidents; ici, chez Amiel, nous n'en avons aucun à l'état pur, car, en réalité, les trois symptomatologies s'intriquent et se complètent. Ainsi le diagnostic définitif que l'on peut porter est : tuberculose latente chronique à manifestations de psychasthénie anxieuse.

QUELQUES AUTRES CAS DANS LA LITTERATURE DE TUBERCULEUX CELEBRES A FORME ASTHENIQUE

Maurice de Guérin. — M. de Guérin a vécu à la même époque. Sa tuberculose l'emporta jeune. Il eut aussi ces extases enivrantes devant la nature, une inquiétude tournée vers le mysticisme; il souffrait douloureusement de la vie, dont les moindres aspects faisaient tressaillir ou vibrer son âme souffrante, avec des moments de vide, de désespérance, semblables à ceux d'Amiel. « Par ces jours de pluie, écrit-il un jour, il se révéla au fond de mon âme, dans la partie la plus profonde de sa substance une sorte de désespoir tout à fait étrange : c'est le délaissement et les ténèbres hors de Dieu. »

« Voici ma vie en raccourci, écrit-il quelques moments avant sa mort : une alternative d'élans et de défaillances, d'emportement, d'imagination et de prostration d'âme, de rêves fous à force d'ardeur et de refroidissements désolants. » M. de Guérin laissa ses deux grands poèmes des *Bacchantes* et des *Centaures*, si purs, avec ce sentiment si profond de la nature, et toujours cette recherche inconsciente de s'éterniser comme s'il sentait sa fin proche et cette tristesse que

la vie lui donnait avec l'infini de son aspiration (ses *Cahiers verts*, son journal intime). Il mourut, épuisé, à 37 ans, dans l'illusion finale d'une renaissance à la vie.

Maine de Biran, dont Amiel lui-même trace ce portrait :

« Dans cet éternel observateur de soi-même, je me retrouve avec tous mes défauts : indécision, découragement, besoins de sympathie, inachèvement; avec mon habitude de me voir passer, sentir et vivre; avec mon incapacité croissante pour l'action pratique; avec mon aptitude psychologique... Cependant mon horizon est plus vaste, j'ai une plus grande masse d'expériences... » Maine de Biran laissera un journal intime important lui aussi. Il traîna toute sa vie également une tuberculose latente.

Samain (1852-1900). — La vie dolente de Samain, langueur, lassitude, contemplation égoïste des mouvements de la vie dont on se gare, sentiment tendre, amoureux de la mort, délicatesse efféminée, désirs inaccessibles, malade de l'infime, poète des soirs et des nuits, il exprime en vers les mêmes sentiments que Guérin en prose (Laignel-Lavastine). Cet autre grand et doux tuberculeux a les mêmes caractères que les autres.

« Je voudrais travailler, écrit-il, tirant toute santé morale et plénitude du travail, et je ne parviens pas à m'embarquer. Alors, une fois de plus je me décourage et ma personnalité recommence à se désagréger, à se donner à toute sorte de sollicitude, à se dilettantiser. » Vers la fin de sa vie, il a foi en sa guérison; il trouve la vie merveilleuse et projette un voyage en Italie lorsque la mort l'emporte.

Le poète des agonies des choses et des êtres, malade adorable de l'adolescence, de ce qu'on a souhaité aux moments de faiblesse du cœur, chantera toujours à l'âme de ces éternels alanguis, les tuberculeux.

Katherine Mansfield écrivit, comme Marie Baskirsheff, un journal douloureux, sans exaltation,

Laforgue, Keats, Novalis, Chopin, Shelley et Watteau, l'auteur du symbolique *Embarquement pour Cythère*, le peintre de « l'indifférent », image de son âme douce et mélancolique, toute tendue vers l'idéal charmant où vont se perdre ses marquis et ses marquises verlainiennes.

Stevenson, toujours épris d'évasion, éternel enfant malade..., et combien d'autres.

Leur histoire a été dite. Chacun est, dans sa tour, un reflet de son temps : c'est pourquoi, ayant le même fond, ils se ressemblent souvent assez peu. Tous vivent comme séparés de la vie par un voile de maladie qui la transfigure idéalement, dans le repliement de leur être qui semble pressentir la fin d'un monde merveilleux qu'ils ne reverront jamais, qu'ils ne peuvent goûter, et vers lequel ils tendent les bras.

CHAPITRE VII

ESSAI DE THERAPEUTIQUE THEORIQUE

Il est évident que de telles œuvres élargissent le champ de la connaissance humaine, même si le fond est morbide, la valeur spirituelle est réelle. Amiel a lui aussi jeté un « frisson » nouveau, douloureux, inquiet, mais c'est la conscience de ce tourment perpétuel qui a fait que le médecin puisse se pencher sur une telle individualité.

L'exemple de cette vie peut nous permettre de penser qu'il existe des remèdes pour ces sortes d'esprits dont le principal pronostic est, à première vue, de n'être point incurable. Et l'on pourrait, pour Amiel, imaginer, dresser une sorte de thérapeutique théorique qui pourrait servir à tous les adolescents trop maladivement tournés vers la culture de l'introspection en les guidant hors de ce temple calviniste sombre et étouffé, vers la pleine vie au grand air de la joie et de la lumière.

Education intellectuelle.

Le traitement général sera naturellement prophylactique. L'éducation principale à donner pour un jeune homme est l'éducation de la volonté.

Payot préconise des exercices pratiques quotidiens de volition pour des actes d'abord tout à fait secondaires, puis de plus en plus importants, uniquement pour donner la tournure d'esprit de « réaction » contre toute faiblesse, tout manque de courage. Au besoin méthode d'autosuggestion. Recherche du jugement plus que de la mémoire.

Chez ces jeunes gens, l'obstacle principal est la rêverie

inféconde, la « rêvasserie » toujours teintée de sexualité. Nous ne parlerons pas ici de diverses psychothérapies qui n'ont pas leur place ici.

Education morale.

Education large. Le calvinisme, voilà l'ennemi : le calvinisme et toute idée religieuse ou politique intransigeante. Le jeune homme ne doit rien ignorer de la femme. En général, dira-t-on, c'est comme cela, mais il faudrait ôter la notion du péché, comme le faisait Renan.

Mariage précoce au besoin, car ces sujets-là y sont aptes en général et y réussissent bien. Par la suite, toute timidité s'use avec l'expérience.

Education physique.

Il est évident qu'au point de vue prophylactique, c'est la principale.

Elle doit commencer dès le jeune âge et s'intensifier chez les prédisposés.

Fortifiants généraux. Huile de foie de morue, phosphates, iodures, eau de mer, arsénicaux.

Hygiène des poumons. Désinfectants (créosote, eucalyptus).

Hygiène de l'appareil digestif. Ferments lactiques, sulfate de soude et bicarbonate de soude de temps en temps.

Régime bien compris, riche en protéines (abbats).

Hygiène nerveuse. Hydrothérapie, repos prolongé, vie à la campagne.

Au besoin, cure d'altitude ou stations comme Salies-de-Béarn.

Tout cela aurait peut-être pu donner un homme normal, mais nous n'aurions pas eu le journal intime, œuvre unique et troublante d'un homme pour qui le principal phénomène de la vie terrestre est sa propre existence : de ce prodigieux exemple, homme dit Jaloux, de cet homme qui s'est amputé de la vie pour mieux consigner à son aise l'image de celle-ci.

Par delà la médecine, il a droit à notre respect et à notre reconnaissance.

CONCLUSIONS

En résumé nous avons vu :

I. — La vie d'Amiel seulement riche d'aventures intellectuelles et pauvre de santé physique, vie renfermée et médiocre, toute penchée sur le phénomène de son propre déroulement.

II. — Comment l'étude du moi normal était utilement secondée par l'étude du moi pathologique pour une compréhension plus complète de l'individu.

III. — Que l'adolescence est le point capital, la plaque tournante d'où l'homme prend sa personnalité définitive, et où, sans entraves et sans contrainte, il nous révèle à l'état pur toute sa pensée et sa manière de sentir, où des causes qui paraissent secondaires peuvent avoir des conséquences graves et lointaines chez l'adulte. L'isolement familial, le frein protestant, l'hyperémotivité, sont les traits dominants de cette période chez Amiel.

IV. — L'examen mental, première partie de l'étude clinique d'Amiel, où, passant en revue les tares et les qualités d'Amiel, nous aboutissons à un premier diagnostic d'ensemble de psychasthénique anxieux.

V. — Etant donné cette atmosphère mentale, nous voyons les conséquences directes d'une telle constitution sur ses œuvres dont elles sont imprégnées.

VI. — Continuant l'examen clinique par un examen médical, nous voyons, d'après ses écrits et ses stigmates psychiques, qu'il a été un tuberculeux à forme évolutive lente, comme l'ont été quelques autres hommes célèbres (Laforgue, Maine de Biran, Samain, M. de Guérin), et nous concluons à un diagnostic définitif de tuberculose évolutive à forme dépressive.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et, s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu : *Le Doyen*,
PIERRE MAURIAC.

Vu, bon a imprimer :
Le Président,
CH. PERRENS.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 4 juillet 1936.
Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

I. — *Principales œuvres d'Amiel.*

De la poésie chrétienne, de son principe et de ses formes (1842).
Du naturalisme et de l'idéalisme dans l'art (1843)
Du mouvement littéraire de la Suisse romane et de son avenir (1849).
A bâtons rompus, fragments de journal (1851).
Grains de mil, poésies (1854).
Du beau dans la nature, l'art et la poésie (1856)
Roulez tambours ! (1857).
Il penseroso (1858).
La part du rêve (1863).
Madame de Staël (1876).
Jean-Jacques Rousseau (1879).
Jour à jour : Poésies (1880).

Œuvres posthumes

Fragments journal intime (Scherer) (1882).
Fragments journal intime (Bouvier) (1923).
Lettres à B. Vadier (1925).
Fragments inédits (1927).
Philine (1934).
Lettres de jeunesse (Bouvier) (1935).

II. — *Bibliographie littéraire.*

Bergson. — Les données immédiates de la conscience.
Bopp. — Amiel. Thèse de doctorat ès lettres, Alcan, 1925.
Bourget. — Essais de psychologie contemporaine.

Canat. — Le sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens. Alcan, 1904.

Carmagnolle. — B. Vadier, correspondance : B. V. et Amiel.

Caro. — Mélanges et portraits.

Decahors. — M. de Guérin.

Delacroix. — Les états extatiques d'Amiel.

Dumesnil. — L'âme et l'évolution littéraire.

Frommel. — Esquisses contemporaines.

Godet. — Histoire littéraire de la Suisse, 1890.

Guérin (M. de). — Œuvres et les cahiers verts.

Henriot. — Livres et portraits. *Le Temps*, févr. 1935.

Maine de Biran. — Journal intime.

Marañon. — Amiel ou la timidité (1932).

Mauriac. — Essais de psychologie sur quelques cœurs inquiets.

Renan. — Feuilles détachées.

Scherer. — Portraits.

Samain. — Œuvres.

Thibaudet. — Amiel ou la part du rêve.

Tolédano. — Amiel, *Rev. synth. histor.*, 1934.

Thibaudet. — Intérieurs.

Vadier (B.). — Amiel, 1886.

Werner. — Amiel et le problème du mal, 1921.

III. — *Bibliographie médicale.*

Baudouin. — Psychanalyse de l'art.

Beraud. — Psychologie des tuberculeux pulmonaires. Thèse Lyon, 1900.

— Psychologie des tuberculeux pulmonaires. Thèse Lyon, 1920.

— Psychologie des tuberculeux pulmonaires. Thèse Lyon, 1927.

Borel et Robin. — Les rêveurs morbides. *Annuaire médical psychologique*, 1924.

Brunerie. — Psychologie des tuberculeux pulmonaires. Lyon, 1920.

Chevrolet. — Psychologie des tuberculeux. Thèse Paris, 1918.

Claude. — La constitution schizoïde. Encéphale, 1924.

Constantinesco (Dan). — Etudes : angoisse et anxiété. Thèse Paris, 1934.

Daudet (L.). — L'hérédo.

Delmas et Boll. — La personnalité humaine.

Dreyfussée (G.). — Tuberculose pulmonaire et puberté.

Dugas-Moutier. — La dépersonnalisation.

Dupré. — Rêves, rêveries, états morbides de l'imagination.

— La constitution émotive.

Euzières, Marjarot. — Angoisse et anxiété. Paris, 1920, plaquette.

Fleury (M. de). — Introduction à la médecine de l'esprit.

— L'angoisse humaine.

Freud. — Œuvres spéciales. Cinq leçons de psychanalyse et introduction à la psychanalyse. Psychopathologie de la vie quotidienne.

Genil Perrin. — Les paranoïaques.

Haimovici. — L'introspection morbide en littérature : Amiel.

Hartenberg. — La timidité.

Hesnard. — Troubles de la personnalité dans les états d'asthénie.

— L'individu et le sexe.

— Vie et mort des instincts.

— Psycho-analyse des névroses et psychoses.

Janet. — Névroses.

— Les obsessions et la psychasténie.

— De l'angoisse à l'extase.

Kaln. — Cyclothymie. Thèse Paris, 1908.

Laignel-Lavastine. — Phtisie et passion. Angoisse et réactions humorales.

Lévy (L.). — L'angoisse.

Logre. — La constitution anxieuse.

Masse. — Neurasthénie et tuberculose. Montpellier, 1935.

Médioni. — Essai sur le caractère d'Amiel. Thèse Paris, 1927.

Morelet. — Tuberculeux pulmonaires célèbres. Thèse Bordeaux, 1928.

MOURRE. — L'aboulie. *Philosophie*, 1900.

NORDAU. — Dégénérescence.

REGIS. — Précis de psychiatrie.

RIBOT. — Troubles de la personnalité.

— Troubles de la volonté.

— Psychologie des sentiments.

TARGOWLA. — Tuberculose et troubles mentaux. *Presse médicale*, 1933.

VILLY-DESMESERETS. — Les doctrines en médecine mentale. Thèse Paris, 1925.

19693. — Bordeaux, Imprimerie Centrale Delmas, 6, place Saint-Christoly. — 1936.